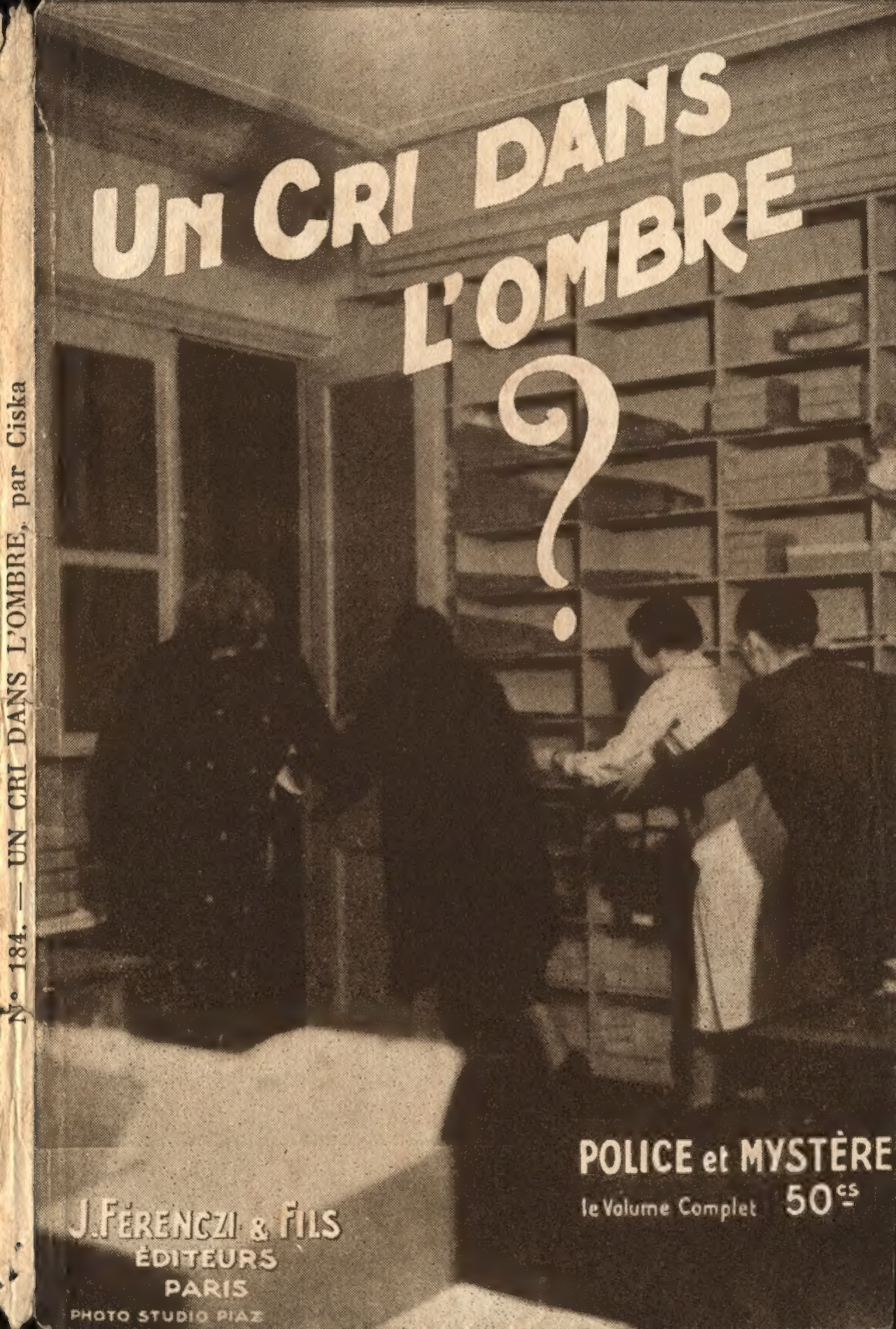

N° 184. — UN CRI DANS L'OMBRE, par Ciska

CU241

Un cri dans l'ombre

ROMAN POLICIER INEDIT

par CISKA

4 €

CHAPITRE PREMIER

PP1589P

Suzel Verschmit chassa d'un doigt leste une mèche blonde qui barrait son front... un regard s'arrêtait longuement sur elle, son intuition ne la trompait jamais!

Lentement, à regret, elle leva ses paupières, ses yeux noirs vifs et railleurs, quittèrent le registre où s'alignaient les colonnes de chiffres.

Depuis bientôt quatre ans, employée à la Banque du Nord et de l'Est la jeune fille était maintenant chef au service des coffres-forts.

C'était elle qui présentait aux clients les carnets à souches à remplir exactement, suivant les prescriptions du code de la Troisième République...

— Hep! glissa tout bas en sourdine ce boute-entrain de Liette, voilà ton béguin!...

— Je n'aime pas les étrangers, tu le sais, riposta avec malice du tac au tac Suzel. Je te cède « Chocolat ».

Quelques instants plus tard, d'un air parfaitement impersonnel, la demoiselle du guichet, Suzel Verschmit, accomplissait automatiquement les gestes rituels de sa fonction.

Par déformation professionnelle sans doute, la jeune fille ne s'attachait guère aux détails physiques

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

des habitués de la maison, les visages qu'elle voyait mal, à cause de la hauteur du guichet lui importaient peu; les mains seules, sur le plan de sa perspective restaient son objectif... elle les connaissaient toutes!...

Cette étude l'amusait, Suzel prétendait même découvrir le secret des caractères à l'aide de certaines remarques connues d'elle seule...

Aussi, observa-t-elle avec un étonnement dissimulé le tremblement saccadé qui agitait les mains velues du docteur Zenol.

— Tiens, il est encore plus énervé que d'habitude, se dit-elle *in petto*.

L'étranger, ainsi désigné par Suzel était en effet un nouveau venu, arrivé depuis quelque temps à Strasbourg; il avait toujours un mot aimable pour la modeste employée.

Son teint légèrement cuivré, à qui il devait du reste son surnom de « chocolat », dernière trouvaille de Liette, indiquait sans doute une origine lointaine...

Le docteur était vêtu avec une élégance recherchée, on le disait très savant, passionné par des travaux de laboratoire, mais Suzel ne se serait pas fiée à lui! Ses mains noueuses, sans légèreté, secouées d'une crispation singulière, que la jeune fille venait de constater encore aujourd'hui, ne devaient certes pas posséder la maîtrise nécessaire pour assurer la réussite d'une intervention délicate!...

Suzel, du reste, aimait profondément!... Un autel était dressé au fond de son cœur; cet amour absorbait tous ses sentiments, toutes ses aspirations...

Sans ambition déplacée la jeune fille du guichet avait distingué un de ses confrères, du service des titres, occupé ainsi qu'elle-même, à une besogne consciencieuse et régulière.

Jacques Hairding était le fils unique du gardien des coffres-forts de la Banque du Nord et de l'Est, il était apprécié de ses chefs qui ne demandaient pas mieux de récompenser en lui tant d'années de pro-

bité et de dévouement, que son père Frédéric Hairding avait consacrées au service de leur succursale.

Muni de son volumineux trousseau de clefs, avec quelle politesse et quelle complaisance inlassables le chef des appariteurs ne conduisait-il pas les clients impatients à la salle des coffres du sous-sol!...

Mlle Olympe Zenol accompagnait cette fois son père, habillée, elle aussi, avec un luxe remarquable, elle portait à ravir un collet de martre sur son manteau couleur bois; un minuscule chapeau de velours du même ton coiffait sa tête aux traits accentués, mais adoucis sous un habile maquillage, un manchon muni d'une fermeture éclair complétait cet ensemble élégant. Ses pieds un peu masculins étaient chaussés de mignonnes bottes ourlées de fourrure.

Suzel qui ne perdait plus de vue la fille de son client, constata avec indignation les mines coquettes d'Olympe; mines qui visaient à n'en pas douter Jacques Hairding.

Sous un prétexte futile la fille du docteur quêta un renseignement au guichet des titres. Dans son manège effronté, elle laissa maladroitement tomber son manchon... le groom préposé aux courses se précipita et attrapa respectueusement à pleines mains le beau rouleau de martre qu'Olympe, d'un geste avide, saisit brusquement, en corrigeant avec un sourire la vivacité de son geste...

— Tu considères la comédie là-bas, Suzel?... Pas commode tous les jours la belle Olympe...

Rêveusement Suzel se penchait sur la feuille à souche dont l'écriture hachée était à peine lisible.

— Tu ne vas pas embrasser la signature de « Chocolat », ironisa ce démon de Liette.

Sans répondre, Suzel se replongea dans son registre.

Tandis que Frédéric Hairding faisait tinter son trousseau de clefs en se dirigeant vers l'escalier de marbre noir, le docteur murmura à mi-voix à sa fille :

— Va me chercher les titres, tu me rejoindras au coffre.

— Oui, papa, répondit Olympe d'une voix éteinte.

— Dépêche-toi, il se fait tard, la caisse va bientôt fermer, le jour baisse...

En effet, la clarté diminuait dans le hall, l'ombre faisait çà et là quelques trous d'obscurité. Quelques instants plus tard Mlle Zenol rejoignit son père.

Le groom tout en surveillant Liette du coin de l'œil bâillait à fendre l'âme.

— Friquet, Friquet! appela la jeune fille taquine.

Jean Friqueton, dit Friquet, s'avança en faisant des glissades sur les dalles luisantes.

— Le marchand de sable va passer... dodo déjà?

— Mademoiselle Liette, riposta Friquet vexé, vous avez toujours le nez en l'air... si le patron vous voyait...

— Chut! avec vous, Friquet, on n'a jamais le droit de respirer, vous ne voulez pourtant pas que j'attrape une méningite?...

— Ah! non ce serait dommage, c'est vous qui faites tout à la banque paraît-il!...

Et Friquet éclata de rire...

Frédéric Hairding remontait subitement de la salle des coffres, il avait dû oublier quelque chose dans son pupitre, il marchait péniblement, le regard vide...

Suzel observa avec un serrement de cœur que son futur beau-père vieillissait terriblement depuis quelques mois, il avait souvent des absences de mémoire.

— C'est triste, songea la jeune fille, M. Hairding devra prendre sa retraite d'ici peu...

Tenant en main une enveloppe, le gardien des coffres croisa sur l'escalier le docteur Zenol qui l'entretint un moment avec volubilité...

Les deux hommes se séparèrent. Avant de redescendre, M. Hairding sourit à Suzel.

Impatient, le docteur Zenol arpentait le hall en pestant contre sa fille toujours en retard.

La belle Olympe parut enfin, avec les coupons, qu'elle remit à la demoiselle de ce service.

C'est alors qu'un cri affreux, indicible, déchira l'air, glaçant jusqu'aux moelles les assistants.

Le cri venait de la salle des coffres, il était poussé par le père de Jacques!...

Livide, Suzel se dressa. Olympe, mortellement pâle sous son fard, descendit la première au sous-sol, suivie de près par le docteur puis par Suzel.

Il y eut un tumulte indescriptible...

Mlle Olympe parcourait la salle des coffres comme une hallucinée, se penchant sur le sol dans des attitudes désespérées.

Le docteur Zenol, très calme, s'occupait du malheureux gardien étendu à terre devant l'immense armoire de fer.

Avec un soin méticuleux et une conscience professionnelle digne d'éloges, le docteur consultait gravement le gardien.

— Ce n'est qu'une syncope, je l'espère, répétait-il, tout en tenant sous les narines de Frédéric un petit flacon; il s'est fait une légère blessure à la main en tombant avec son trousseau de clefs probablement, il y a une enflure, je vais m'occuper de ce poignet contusionné...

Suzel se penchait douloureusement, les yeux fixés sur le grand corps étendu.

— Eloignez-vous, mademoiselle, et vous aussi messieurs, il faut laisser de l'air à ce malheureux.

Jacques suppliait :

— Il n'est pas mort?... il respire mon cher papa?... Vous êtes sûr, docteur?... Il a la figure si décomposée!...

— Oui, oui, rassurez-vous, encourageait le docteur... Laissez-moi panser cette ecchymose, et réduire l'enflure.

Soudain, les traits contractés, le médecin s'inclina du côté du cœur de Frédéric Hairding.

— Vite! le cœur faiblit... Olympe, va chercher ce qu'il faut, un ballon d'oxygène, n'importe quoi...

Mlle Zenol, agitée d'un léger tremblement, se rapprocha de son père.

— Cours! le temps presse et le docteur lui tendit sa serviette.

Le directeur et le sous-directeur de la banque étaient soucieux.

— Merci, docteur, pour votre dévouement, tentez l'impossible pour ce malheureux, articula le chef principal.

— Il n'y a plus rien à faire, hélas! souffla le médecin tout bas... le cœur s'est arrêté...

Friquet était là aussi, les prunelles agrandies d'épouvante; il aimait M. Frédéric Hairding, avec lequel il entretenait des rapports continuels. Suzel donna une douce caresse au jeune garçon.

— Allons, Friquet, ne pleure pas, sois un homme!... tâche de lui ressembler, murmura-t-elle, la voix changée... en lui montrant le mort dont les traits rigides étaient empreints d'une sereine majesté.

« Ce n'est pas ta place ici... tiens, tu as encore de l'encre sur tes mains, fit Suzel, viens te les laver et retourne à la maison.

Les jeunes gens s'en allèrent vers le lavabo...

— Mademoiselle Verschmit, articula peu après de son accent bref, le directeur de la banque, voulez-vous aller préparer Mme Hairding à son malheur... Je vous suis avec Jacques... je ne quitterai pas ce serviteur dévoué.

Le chef eut un réflexe administratif.

— Tout est-il à sa place dans les coffres? Qu'on vérifie. Et il fit quelques recommandations tout bas au sous-directeur.

— Tout est en ordre, assura ce dernier... J'ai passé le service de M. Hairding à Causse.

— C'est bien, articula brièvement le directeur, qui se raidit pour se préparer à sa pénible mission.

CHAPITRE II

Devant le directeur de la Banque du Nord et de l'Est, sans émotion apparente, le docteur Zenol avait expliqué à Mme Hairding, effondrée :

— Votre mari s'est éteint ignorant la douleur, d'une crise cardiaque... Un étouffement a dû le prendre soudainement en essayant de fermer le coffre, il a jeté un cri de souffrance, il est tombé en se blessant... c'est ce qui a produit une légère ecchymose à la main avec enflure du poignet... Suivait pour le médecin-légiste qui s'était immédiatement rendu au domicile de la victime, quelques détails techniques...

— Mon cher confrère sera, je crois, du même avis...

Le cher confrère s'était respectueusement incliné en confirmant les déclarations du docteur Zenol qu'il savait un spécialiste d'études de laboratoire.

Pour la forme simplement et par pure courtoisie, il avait rapidement examiné M. Frédéric Hairding.

— N'avez-vous pas noté, insista M. Zenol avec douceur, un changement quelconque dans la santé de votre mari depuis quelque temps.

— Si, hoqueta entre deux sanglots Mme Hairding, mon Frédéric se plaignait de lourdeurs dans la tête, de perte de mémoire, de vieillissement aussi qu'il appelait cela.

Pourtant il avait le cœur très solide, prétendait-il toujours... C'était un ancien champion de boxe...

Suzel demanda à voix basse à Jacques :

— Est-ce vrai? Les docteurs n'avaient jamais diagnostiqué que votre cher père avait le cœur faible?

— Non, jamais, au contraire, et ils ne savaient à quelle cause attribuer ces malaises passagers récents...

— Qui ont commencé quand? précisa Suzel...

« Tâchez de vous rappeler, Jacques!...

— Oh! c'est facile, acquiesça le jeune homme, d'un air morne, la première fois que papa s'est plaint, c'était le lendemain du pont de la Pentecôte; en remontant du sous-sol, d'un drôle d'air il m'a dit :

« — Sois sérieux, petit... je baisse... figure-toi que je me suis presque assoupi dans la salle des coffres. Pour la première fois de ma vie j'ai failli oublier ma tâche... Si cela devait se renouveler encore il faudrait prévenir le patron... »

Pendant cet aparté, les spectateurs étaient sortis peu à peu, après avoir témoigné à la veuve leur sympathie touchante.

.....

Mme Hairding, soutenue par Suzel, pleure doucement, tandis que Jacques, affalé sur une chaise, médite douloureusement...

Un désespoir muet accable ces trois êtres.

Suzel s'est approchée de la dépouille, ses yeux noirs se fixent profondément sur le front calme, elle serre la main blessée qu'elle contemple longuement; enfin ses lèvres se posent affectueusement sur le visage de marbre et prononcent dans un souffle des paroles mystérieuses.

Lorsque la jeune fille releva la tête sa physionomie reflétait une énergie farouche... Les prunelles noyées de larmes de Jacques s'attachèrent sur Suzel avec une telle expression de déchirante douleur que, compatissante, elle lui ouvrit ses bras.

— Jacques, je lui ai promis que, quoi qu'il arrive, je resterai toujours votre amie... Courage!

— Merci, ma fiancée!... Je suis faible... Aidez-moi... ne me quittez jamais... J'ai besoin de vous... il vous aimait tant!...

Un rayonnement intense noya le regard de la jeune fille.

— Je m'en vais rassurer maman... Je ne resterai absente que quelques minutes... Je reviendrai pour l'embrasser une dernière fois... Attendez-moi.

Mlle Olympe arrivait, portant une gerbe de roses merveilleuses, mais Jacques, tout à son chagrin, ne retint pas la jeune fille et la remercia à peine.

Suzel parut au bout de peu d'instants.

— Enfin! soupirèrent la mère et le fils!

— C'est étrange, continua Jacques, j'ai une aversion inexplicable pour Mlle Zenol depuis le drame affreux... Il me semble qu'elle m'a volé les derniers regards de mon cher papa, qu'avait-elle besoin de ses titres! C'était une excuse... Le jeune homme s'arrêta, gêné.

— Pour se rendre intéressante, acheva Suzel, je le crois comme vous, Jacques, acheva-t-elle d'un air sérieux... Mais, rassurez-vous, mon ami, avant de descendre au sous-sol votre père m'a souri une dernière fois, en constatant ma jalousie, confessa-t-elle avec une mélancolie profonde. Et dire qu'il y a deux heures de cela... et que tout est fini... maintenant...

« Mais, je vous en supplie! méfiez-vous de ces gens-là, ne leur montrez pas votre antipathie... articula Suzel d'une voix persuasive.

Mme Hairding appuyait tristement la recommandation prudente de Suzel.

— Le docteur Zenol a secouru ton pauvre papa...

— J'ai peur, insinua faiblement la fiancée de Jacques, que d'autres malheurs ne tombent sur nos têtes... Il nous faudra peut-être beaucoup de courage...

La femme de ménage introduisait une nouvelle visiteuse.

— Cette dame a insisté pour venir vous retrouver dans la chambre mortuaire, mademoiselle Verschmit.

— Oui, c'est une personne en qui j'ai toute confiance. Je vous présente mon amie, Miarka de Braen, proféra à voix basse Suzel à Mme Hairding.

La jeune fille en question avait un charme étrange sous son air sérieux. Dans sa physionomie d'un ovale classique, deux grands yeux graves, de nuance indécise, brillaient d'un feu intérieur.

Doucement elle s'avança près du divan où reposait le mort et se recueillit.

— Je voudrais l'ensevelir avec vous, Suzel, dit-elle, j'ai l'habitude de ces tristesses... Epargnons à vos amis ce spectacle affligeant.

Après beaucoup d'hésitation, Mme Hairding et Jacques se laissèrent entraîner à côté, dans la salle à manger.

— Asseyez-vous un moment, je vous en conjure!... La femme de ménage va vous apporter un peu de bouillon... Il ne faut ouvrir la porte à personne, commanda Suzel.

— Pas même au docteur Zenol? Mlle Olympe nous a prévenus qu'il allait revenir, articula Mme Hairding.

— A personne, redit Suzel, mon amie est une infirmière diplômée.

Pendant l'absence de Suzel, Miarka s'était agenouillée auprès du cadavre et l'examinait...

— Une crise cardiaque, répétait-elle, tout en arrêtant son regard sur l'ecchymose de la main.

Les jeunes filles restèrent longtemps seules. Quand elles ouvrirent la porte de la salle à manger, la mère et le fils, brisés par tant d'émotions, s'étaient assoupis.

— Laissons dormir ces infortunés, je vais veiller seule... Va rassurer nos mères, Miarka, et merci, articula Suzel d'une voix profonde.

Mlle de Braen s'en alla, ainsi qu'une ombre dans la nuit. Le docteur Zenol, qui venait offrir ses services aux Hairding, la croisa sans la voir.

Pendant que Suzel prolongeait douloureusement cette veillée funèbre, l'infirmière glissait silencieusement sur la neige qui était tombée à gros flocons.

L'hiver est particulièrement rigoureux dans cette région de l'Est, mais la jeune fille marchait insoucieuse du froid, de la bise glacée qui mordait cruellement son visage tendu par des pensées secrètes... Elle arriva bientôt devant un immeuble de bonne apparence, et gravit à la hâte deux étages.

C'est dans cette maison, sur le quai de l'Ill, que vivaient les dames Verschmit : la grand'mère paternelle et la mère de Suzel.

L'appartement était d'une propreté méticuleuse, presque élégante; quelques jolies frivolités, quelques bibelots charmants ornaient les meubles.

La mère et la grand'mère de Suzel touchaient une mince pension... A force d'ingéniosité et d'économie, les trois femmes arrivaient à mener une existence aisée.

Mlle de Braen était leur pensionnaire depuis deux années. En se serrant un peu, ces dames avaient pu céder à Miarka la plus belle chambre de l'appartement. L'appoint apporté chaque mois par la pension que payait, régulièrement, la jeune fille, avait augmenté sensiblement les ressources des dames Verschmit.

Elles faisaient le beau rêve d'établir Suzel, de la marier au brave garçon que la jeune fille aimait depuis si longtemps...

Miarka était devenue très vite l'appui, la conseillère du foyer, elle était si instruite, si discrète, si comme il faut, elle appartenait certainement à un milieu distingué.

La pensionnaire était restée d'une discrétion absolue sur son passé, elle avait seulement raconté qu'elle était orpheline depuis peu d'années, ses parents exerçaient tous deux la médecine; sa mère était d'origine autrichienne.

Miarka avait ses diplômes d'infirmière, elle suivait les cours de médecine à la Faculté où elle s'était imposée par son amour du travail et sa magnifique intelligence. Une petite fortune indépendante mettait la jeune fille à l'abri de tout souci financier; par-ci, par-là, l'étudiante acceptait quelque leçon.

Suzel avait une grande affection pour Miarka en qui elle reconnaissait une nature supérieure. La jeune fille appartenait par sa naissance à une famille noble, que des épreuves successives avaient dû appauvrir.

— Eh bien? questionna Mme Verschmit en aidant l'étudiante à se dévêtir.

— Suzel ne rêvait pas! En effet, tout semble étrange dans cette catastrophe...

« Nous aurons peut-être un autre coup de théâtre d'ici peu, avança Miarka, je ne vois pas à qui cette mort pourrait servir!...

— Quel intérêt y aurait-il à supprimer le concierge déjà remplacé? appuya la mère de Suzel. Le temps peut seul nous apporter un éclaircissement.

CHAPITRE III

Quelques semaines s'étaient écoulées... Dans le cimetière de la Montagne Verte, une nouvelle pierre tombale couvrait quelques lambeaux de terre au pied des noirs cyprès poudrés de neige.

Mme Hairding faisait presque chaque jour le douloureux pèlerinage, vers la colline funèbre.

La vie avait repris son cours habituel à la banque du Nord et de l'Est. M. Causse avait succédé au père de Jacques; ce dernier restait affaissé... Il se raccrochait à Suzel qu'il accompagnait à la sortie des bureaux.

— Ce coup a été trop brusque, lui ressassait-il, je ne m'en remettrai jamais, il me semble que mon père aurait dû vivre encore de longues années...

Jacques était un faible, il se laissait parfois entraîner par ses camarades vers les distractions, il se montrait alors plus généreux qu'autrefois, l'argent ne l'intéressait plus... il aurait dépensé sans compter.

Un ressort était brisé en lui...

Suzel s'appliquait avec ténacité à relever le courage de son fiancé... Jacques retombait dans ses idées noires dès que la jeune fille l'avait quitté.

Les Zenol restaient invisibles.

— La belle Olympe ne s'intéresse plus à moi, heu-

reusement, disait Jacques, car je la déteste depuis le soir affreux du drame.

Un matin, tandis que Suzel était absorbée par son travail de guichet, elle salua de loin d'un sourire M. Joan Jillay, l'industriel, l'un des plus gros clients de la Banque du Nord et de l'Est.

Ce monsieur-là inspirait une certaine admiration, mélangée d'une profonde estime à Suzel.

Joan Jillay, roi des potasses, et roi des blanchisseries, avait des mains sérieuses et fortes, sa fière écriture droite et régulière, inspirait la sécurité... Ses lettres également formées n'affectaient aucune fantaisie, aucun détour...

L'industriel n'était pas fier, mais il savait tenir sa place; il semblait aussi très bon...

— Si j'étais riche, lui avait confié naïvement un jour la demoiselle du service des coffres, je vous donnerais avec confiance mes capitaux, j'ai la conviction que vos entreprises doivent prospérer...

— Vous croyez! lui avait-il répondu gaîment... Quel est le motif qui vous fait porter un jugement aussi flatteur sur moi?

— De petites choses auxquelles personne ne croit, mais qui ne m'ont jamais trompée... c'est mon secret.

— Que vous m'expliquerez peut-être?

— Non, car alors mon secret perdrait tout son charme.

Ils avaient ri comme deux complices.

— Voilà longtemps, monsieur Jillay, qu'on ne vous avait vu à la banque?

— Voyages d'affaires d'abord, d'agrément ensuite. Je reviens de Fort-Romeu où je me suis délassé une quinzaine du souci des affaires.

Devant l'air préoccupé de Suzel, Joan Jillay risqua :

— Quoi de nouveau, ici, Mademoiselle?

« Vous paraissez soucieuse...

— M. Hairding, le concierge, est mort subitement...

— Pas possible! Il était en excellente santé la dernière fois que je suis venu toucher mes coupons.

« Quelle maladie subite l'a emporté?

A voix basse et pressée, Suzel narra le drame.

— Triste mort et singulière, en effet, constata avec un soupir de regret M. Joan Jillay... C'était un serviteur consciencieux et fidèle! Les hommes de cette trempe sont les assises solides de notre société en décadence...

De sa démarche hautaine l'industriel se dirigea vers le sous-sol.

Quelques secondes plus tard, très pâle, avec un regard d'acier que l'employée du guichet ne lui avait jamais vu, M. Joan Jillay, accompagné de M. Causse, le nouveau gardien, dont le visage était bouleversé, se faisait annoncer dans le bureau du directeur.

Malgré le mystère qui scellait les lèvres de ces messieurs, l'effarante nouvelle transpira.

Le coffre-fort de Joan Jillay était complètement vide... Ses titres, les lingots d'or, les billets de banque avaient disparu...

Un million de fortune s'était volatilisé... sans effraction.

Il y eut enquête sur enquête, des détectives habiles s'unirent aux plus fins limiers de la police...

Peines inutiles!... Impossible de retrouver l'heure exacte et même le jour où ce vol audacieux avait été commis. Chaque visiteur et chaque client de la salle des coffres fut savamment cuisiné. Le docteur Zenol et sa fille, Mlle Olympe, se mirent à la disposition des détectives, leurs déclarations d'une clarté et d'une précision mathématiques aidèrent considérablement les premières recherches.

On soupçonna un client, qui fournit aussitôt un alibi irréfutable; puis un employé fut congédié, les commissions piétinaient...

Certains policiers insinuèrent que le million de M. Joan Jillay n'existait peut-être pas! La crise avait secoué les maisons les plus solides...

Beaucoup d'employés de la Banque du Nord et de l'Est défendirent âprement cette thèse mensongère.

Suzel Verschmit, avec véhémence et habileté, sut démasquer cette imposture.

Les commentaires les plus absurdes allaient leur train, une presse mauvaise envenimait le public qui s'énervait...

L'affaire prenait des proportions inattendues; il fallait absolument trouver un coupable pour calmer les esprits. Des faux bruits se répandirent dans la ville; impossible de trouver la source de ces nouvelles tendancieuses...

Ce fut une traînée de foudre. On racontait que Frédéric Hairding avait acheté le pavillon qu'il occupait, quelques semaines avant sa mort.

On fouilla dans la vie du malheureux gardien...

Imbroglio impossible à débrouiller. Jacques avait vendu des titres de la même série que ceux de M. Joan Jillay... Les Hairding faisaient des dépenses excédant leurs salaires, prétendait-on, le père avait même parlé un moment d'acheter une automobile, les mailles du filet se resserraient autour de Jacques.

Alors que le docteur Zenol se montrait sceptique sur la culpabilité des Hairding, Mlle Olympe, maladroitement leur faisait le plus grand tort.

— Le père Hairding était seulement ambitieux! disait-elle, il voulait surtout marier richement son fils, et les mines réticentes et coquettes de la demoiselle, laissaient conjecturer certaines avances faites par le gardien, avances qu'Olympe avait repoussées...

Jacques Hairding, complètement annihilé, se défendait très mal, l'heure de l'épreuve terrible était venue pour lui. Comment endiguer le flot de médisances et de calomnies qui le visaient? L'opinion publique était à peu près unanime à le désigner coupable du vol, avec la complicité de l'infortuné gardien, dont le cœur faible n'avait pu résister à tant d'émotions violentes...

CHAPITRE IV

Jacques menait une existence morne à la prison, sa docilité, sa douceur et son bon esprit inspiraient la compassion de ses gardiens.

Suzel, malgré les avis voilés de certains de ses chefs et de ses camarades, restait fidèle à ses amis; un soir elle guetta M. Joan Jillay à la sortie de son bureau et se décida à l'arrêter.

— Vous croyez vraiment, vous, Monsieur, que les Hairding sont coupables?

« Vous savez bien que je n'aime pas un voleur!...

M. Joan Jillay contempla la figure pâlie et les yeux limpides, brillant d'une flamme sincère, sous leurs cils noirs.

— Ma pauvre petite, les charges sont contre eux, mais j'avoue que cette affaire m'est extrêmement pénible... Si je n'étais pas poussé par ces messieurs, j'aurais retiré ma plainte. Je suis heureux de vous voir, car je dois vous remercier. J'ai presque été moi-même soupçonné de faux témoignage et vous avez pris ma défense, avec une énergie que je n'oublierai jamais...

— Alors, vous en convenez, s'écria triomphalement Suzel, tout est mystère et hypocrisie dans ce sombre drame... Je vous affirme que les Hairding avaient fait un héritage et qu'ils avaient quelques économies, ils étaient clients de la banque, cela explique le rapprochement des numéros des titres. Jacques est innocent, ne lui retirez pas votre estime, Monsieur!

— Eh bien, soit, cela libérera ma conscience, je ferai l'impossible pour faire remettre votre fiancé en liberté au plus vite.

« Mais que fera maintenant ce malheureux!

— Nous y avons pensé... Sa vie ne serait pas tenable ici pour lui après cette suspicion. Jacques

contractera un engagement à la Légion Etrangère, mais taisez, je vous prie, nos projets, et votre intérêt pour nous, Monsieur...

— Pourquoi ces mystères? questionna M. Joan Jillay intrigué.

— Je sais que je puis avoir confiance en vous! Avec Jacques et une de mes amies, nous avons un doute... cette lueur est si faible...

— Hein! sursauta Joan Jillay interloqué... vous essayeriez de trouver la clef de ce redoutable problème?...

— Oui, nous essayons de toutes nos forces de réhabiliter Jacques et de dénoncer les vrais coupables.

— Je vous admire!

— Ne nous admirez pas, c'est peut-être tellement ridicule et osé de notre part.

— Qui sait, murmura Joan Jillay songeur, dans tous les cas je suis votre allié fidèle...

— Merci, nous comptons sur votre aide, Monsieur; permettez-moi de vous demander de n'avoir plus l'air de me connaître à la banque... Nous avons affaire à forte partie... il faut que notre projet reste absolument secret... Je vous enverrai un message chez vous d'ici peu...

— Entendu, et soyez assurée de mon dévouement... Je ne serai du reste pas fâché de retrouver mon million. Je suis votre associé.

— Les Zenol vous font de grandes avances... ils détiennent quelque chose de la vérité sur le drame... Voyez-les... mais prudence et méfiance.

Joan Jillay adorait vaincre les difficultés! C'était un lutteur! Suzel avait découvert quelques rouages délicats de cette nature exclusive et autoritaire de l'industriel.

Considérée sous l'angle d'un complot contre de faibles et innocentes victimes, cette sombre histoire prenait un intérêt subit... Il fallait gagner le jeu et affirmer une fois de plus la puissance de son importante firme. Joan Jillay était célibataire; absorbé par

trop de soucis financiers il n'avait jamais trouvé le temps de mener à bien ses affaires sentimentales.

Malgré sa quarantaine d'années il restait un parti très envié... Son honorabilité, son immense fortune, lui donnaient un magnifique relief; beaucoup de mères recherchaient l'alliance de l'industriel pour leurs filles, mais le magnat des potasses restait sourd aux aimables sollicitations.

.....

Comment le miracle s'était-il produit?...

Nul n'avait pu tenir au juste le fil conducteur... Depuis les événements tragiques de la Banque du Nord et de l'Est, après quelques rencontres, des relations amicales s'étaient nouées entre le docteur Zenol et Joan Jillay au grand étonnement du public. La belle Olympe aurait-elle cette chance inouïe d'avoir su conquérir le cœur jusqu'ici réfractaire du riche financier?...

Des bruits de fiançailles avaient circulé. Olympe ne les démentait pas, mais Joan Jillay avait fermement déclaré :

— Qu'on me laisse tranquille, ce n'est pas le moment où je perds une partie de ma fortune de songer à fonder un foyer.

Les bons rapports continuaient entre les deux maisons.

Mlle Zenol ne désespérait pas de devenir Mme Joan Jillay.

Lorsque l'on causait du drame de la Banque, la belle Olympe déclarait :

— Le père Hairding s'est peut-être suicidé... cette crise cardiaque est arrivée opportunément.

Tandis que Mlle Zenol communiquait ses impressions à l'industriel, chez les dames Verschmit un conciliabule se tenait entre Miarka et Suzel.

— Miarka, Jacques doit quitter demain sa prison, il faut que tu ailles voir M. Joan Jillay... Tu t'expliqueras mieux que nous, et ta visite passera inaperçue.

— Crois-tu que ton riche industriel tiendra sa promesse de nous aider?

— Je le crois! et c'est pour cela que j'insiste pour te mettre en rapport avec lui, je veux me fier à ton jugement sur ce point délicat.

— Admettons qu'il veuille tenir ses promesses, mais, Suzel, faut-il avoir pleinement confiance en lui? On le dit très lié avec les Zenol...

— Je suis renseignée et cela servirait tout à fait nos projets...

L'étudiante cherchait à deviner les pensées secrètes qui s'agitaient derrière le front de Suzel.

— Laisse... Procédons par ordre suivant ta méthode, dès le résultat de ta démarche je te dirai toutes mes pensées... Je n'ai jamais rien eu de caché pour maman et pour toi...

CHAPITRE V

Suzel avait raison, M. Jillay fixait un rendez-vous pour le soir même à Miarka.

« Il attendrait la jeune fille dans le magnifique hôtel qu'il habitait sur les Allées. »

— Tu lui raconteras ce que tu voudras et ce que tu sais.

— Tu m'étonnes, Suzel, toi si circonspecte d'habitude!...

— Je te laisse toute liberté, Miarka, je te le répète...

A l'heure exacte, Mlle de Braen, vêtue avec une simplicité de bon goût qui faisait le charme de sa fine silhouette, fut introduite dans le bureau de Joan Jillay.

Le bureau tapissé de bibliothèques remplies de livres, était garni de meubles aux lignes sobres, quelques toiles de maîtres ornaient les panneaux tendus de cuir.

L'ensemble de ce sanctuaire du travail avait un air de confort et de richesse voilée.

Un peu gênée d'abord, par son étrange mission, la jeune fille se ressaisit; avec une grâce dénuée de coquetterie elle exposa le motif de sa démarche indiscrète.

— Mon amie Suzel m'envoie vers vous, Monsieur. Je suis très peu connue en ville, et je n'ai jamais été à la banque, cela évitera les commentaires...

« Jacques sortira de prison demain, grâce à vous, Monsieur. Nous vous garderons une reconnaissance éternelle pour votre heureuse intervention.

« Et maintenant est-il vrai que vous êtes des nôtres pour venger les Hairding et les réhabiliter?

Et les prunelles de Miarka d'un gris changeant se fixèrent avec une expression de supplication ardente sur l'industriel.

Ce dernier plus ému qu'il ne voulait le paraître par la beauté de ce visage pathétique, aux lignes pures, répliqua d'un accent ferme.

— J'ai promis, Mademoiselle, toute promesse est sacrée. Vous aussi, vous croyez à l'innocence du père et du fils?

— Oui, de toute mon âme, répliqua avec feu Miarka, et je suis résolue d'aider Suzel de toutes mes forces.

— C'est une œuvre ingrate pour une jeune fille... N'avez-vous pas de famille?

— Je suis seule au monde... Je suis entièrement libre. J'ai souffert aussi, je me suis engagée à secourir toutes les souffrances que je rencontrerais sur ma route. En est-il une plus douloureuse que celle-là?

— C'est une noble entreprise! Vous avez la passion du dévouement, Mademoiselle, je vous envie et je vous félicite... Je tâcherai d'être malheureux pour vous intéresser à moi, ajouta avec un pli d'amertume aux lèvres Joan Jillay...

— Oh! Monsieur, vous ne seriez jamais qu'un faux mendiant, l'adversité vous irait très mal. ironisa Miarka avec un ravissant sourire.

« Je vois que Suzel, si clairvoyante, vous avait parfaitement jugé... Je ne m'étonne plus de son insistance à m'inciter à une pleine confiance vis-à-vis de vous!...

— Mademoiselle Verschmit est une jeune fille accomplie, sa perspicacité n'est jamais en défaut...

« Ne m'a-t-elle pas envoyé la plus charmante avocate?

Miarka, rougissante, fit un geste de dénégation et continua :

— Le père de Jacques n'est pas mort d'une crise cardiaque.

— Quoi! malgré le constat des médecins?

— Monsieur, accentua Miarka d'une voix profonde, je suis étudiante en médecine, j'ai quelques années d'études... Mon père et ma mère étaient médecins, ils sont morts tous les deux à la peine... Autant que je crois à ma faible science, je puis vous rectifier que M. Hairding est mort d'une façon mystérieuse!

— Suicide, alors?

— Encore moins!

— Mais comment avez-vous pu?...

— Suzel a eu immédiatement des doutes... J'ai pu examiner minutieusement le père de son fiancé quelques heures après l'accident.

— Comment puis-je vous aider dans vos recherches?...

— Voilà, Monsieur, c'est assez délicat, murmura Miarka, soudainement embarrassée.

— Je vous en prie, Mademoiselle, il faut entre nous user de la plus entière franchise.

— Il s'agit des Zenol, reprit courageusement l'étudiante.

— Je m'en doutais, répliqua en souriant Joan Jillay, votre amie m'avait déjà prévenu... je me suis méfié.

— Il faut plus! Il faut les observer au microscope... puisque c'est vous, Monsieur, qui prenez les leviers de commande, nous vous confions la tâche la plus délicate du vrai détective...

Miarka plaça sous les yeux de l'industriel un court rapport avec un questionnaire...

— Il faut prendre connaissance de ce papier et le détruire aussitôt... Vous voyez que vous n'aurez pas une besogne agréable.

— Je suis enchanté, appuya Joan Jillay... j'ai de quoi vous prouver là les connaissances que j'ai acquises au cours d'opérations financières assez embrouillées...

Miarka faisait mine de se retirer.

— Je vous reverrai, Mademoiselle... Nous sommes tout à fait d'accord et complices, lança l'industriel avec une joie contenue au fond de ses yeux noirs.

Miarka narrait à Suzel la réussite de sa mission.

— Pourquoi as-tu tenu absolument que j'aille là-bas à ta place?

— Parce que je crains les manœuvres coquettes d'Olympe et que je savais que toutes ses mièvreries n'existeraient plus devant ta beauté, Miarka...

« Avoue que tu as fait la conquête de Joan Jillay?

— Pour notre cause seulement, convint Miarka en égrenant son rire perlé.

« Suzel, tu es un vrai Machiavel!... Tu forceras la chance... Tu ne laisses rien au hasard...

— Hélas, le but n'est pas atteint... tout reste à faire pour prouver l'innocence de Jacques.

CHAPITRE VI

Tout en conversant avant l'ouverture des guichets, Suzel s'adressait à son ami Friquet :

— Qu'as-tu, Friquet, tu parais triste, on ne te voit plus?

— J'ai changé de service, mademoiselle Suzel. J'aide à la conservation dans la salle des coffres...

— Alors il faut te féliciter pour cet avancement, bien que je regrette d'être privée de la compagnie

d'un gentil camarade. J'avais déjà remarqué, en effet, ton air fureteur, qu'est-ce qui t'intéresse tant au sous-sol depuis quelque temps?

Au lieu de répondre à la question de Suzel, Friquet risqua sourdement :

— Mademoiselle Suzel, vous aussi vous avez du chagrin, et vous savez que les Hairding ne sont pas des voleurs!

— Chut, Friquet, soupira Suzel, qui était à bout de forces depuis le moment où elle avait revu Jacques maigri et méconnaissable.

« Il faut cacher notre peine, mon pauvre Friquet...

— Courage, Mademoiselle, glissa-t-il entre les dents, c'est peut-être dans la salle des coffres qu'on trouverait le secret.

Liette arrivait, Friquet fit un signe imperceptible en mettant son index sur ses lèvres.

— Tu vas pleurer encore, Suzel, toi si courageuse... Il ne faut pas jeter le manche après la cognée... c'est ta devise.

— Ah! si on pouvait dénicher le coupable articula farouchement Friquet.

— Tu crois qu'il se laissera prendre le coupable, questionna Liette, par Friquet, détective, nargua-t-elle amusée...

— Il ne faut pas toujours me traiter comme un gosse, mademoiselle Liette... je vais avoir dix-neuf ans le mois prochain, vous êtes moins vieille que moi!...

— Hein, moussaillon, quel toupet!

— J'ai bien le droit d'être ambitieux; mon rêve est de me marier dans quelques années avec une femme amusante qui rira toute la journée, et qui aura une tête ébouriffée, des yeux un peu de travers et un bout de nez pointu.

— Eh! me voilà photographiée... Allons, Friquet, je te prendrai pour fiancé lorsque tu auras une situation en rapport avec mes aspirations.

— Détective, quoi, vous l'avez dit... J'ai toujours eu cette vocation...

— Ça, je le sais, heureusement que nous pouvons constater la simplicité de ton train de vie... Chaque semaine tu achètes un roman policier (que tu me prêtes par surcroît) sans quoi, on aurait aussi pu t'accuser d'avoir dilapidé le million.

— Ne plaisante pas avec ce triste sujet, si tu m'aimes, Liette.

— Mais oui, Suzel, je t'aime et je suis méchante de vous taquiner toute la journée, toi et Friquet.

— Tu fais une bonne action souvent de secouer notre tristesse... Tu es une gentille amie... Tu as raison de profiter de ta jeunesse... Friquet continuera à te passer ses romans policiers...

« Ma vie à moi est brisée, gémit Suzel dans un accès de découragement, je me sacrifierais volontiers pour que Jacques soit heureux; mieux aurait valu pour lui qu'il épousât cette pimbêche d'Olympe il y a quelques mois... lorsqu'elle lui faisait les yeux doux...

— Oui, mais la pimbêche s'amusait en attendant de courtiser un richissime client de notre surccursale...

— Toi aussi, Liette, tu crois ce mariage possible? questionna avidement Suzel.

— Du côté de M. Joan Jillay, rien à faire, elle a l'air de l'agacer, mais cette chipie est enragée après lui, insinua Friquet... d'abord, les femmes, ça aime la galette...

— Mais plus encore le costume... regarde-toi, fit Liette en offrant à la ronde un bonbon, personne n'est plus chic que Friquet dans sa livrée verte...

« Que sera-ce quand tu seras habillé en préfet de police.

— Riez toujours, mademoiselle Liette, ça vous va mieux que de pleurer, et vos bonbons sentent la violette, les derniers avaient un goût de savon.

« Est-ce que vous les aviez achetés à la foire aux puces?

— Ah! Friquet, quel esprit tu as!... L'heure va sonner je vais aller me refaire une beauté...

Liette s'en allait légère et vive. Friquet s'approcha

doucement de Suzel replongée dans ses amères réflexions.

— Si on pouvait!... chuchota-t-il timidement.

« Vous aussi, vous cherchez?...

— Quoi, Friquet?

— Vous le savez bien, mademoiselle Suzel, on se comprend nous deux sans parler, depuis qu'on refilait à Liette, en douce, les clients désagréables qu'on jaugeait à première vue...

« Mlle Liette n'a pas souffert, elle est gâtée par ses parents qui sont très à l'aise... elle ne connaît pas les misères d'une existence sans joie... Je suis orphelin! mon père a été aussi, jadis, accusé pour un autre...

— Vraiment?

— Mais oui, c'est pour cela que je suis ici et que le sous-directeur me protège...

— Ecoute, Friquet, décida brusquement Suzel, viens nous voir demain soir à la maison... Tu sais où j'habite... on causera librement... tu nous raconteras ta triste histoire... cela nous consolera un peu tous les deux de partager nos peines...

. . . . . .

Les adieux de Suzel et de Jacques avaient été déchirants. Suzel, jeune fille, sentait que leur pauvre amour était très exposé... Jacques devait se rendre à Port-Vendres et y attendre le premier bateau en partance pour Oran, de là prendre le train pour Sidi-bel-Abbès où il allait contracter un engagement à la Légion Etrangère.

Les dernières recommandations du jeune homme avaient été pour sa mère, qui devait se retirer à la campagne et s'en aller vivre modestement chez une parente. Habiter maintenant le pavillon où leur foyer avait été si heureux, était un crève-cœur pour la veuve; de plus, la location de cette maison augmenterait les ressources des malheureux Hairding.

— Partez tranquille, Jacques, avait promis solennellement Suzel, je serai une fille pour votre mère, j'irai fréquemment la voir chez votre cousine... ensemble nous parlerons de vous... nous lirons vos

chères lettres, car vous nous écrirez le plus souvent possible.

— Ne m'oubliez pas, Suzel, suppliait Jacques Hairding, il me semble que je ne vivrai maintenant que de votre souvenir...

— Et pour venger votre père, Jacques, riposta fermement Suzel...

— Suzel, ma vaillante Suzel! restez-moi fidèle!... Je n'aimerai jamais d'autre femme que vous!...

— Quand nous nous reverrons, hélas, Jacques, je serai peut-être vieille et laide...

— Taisez-vous, vilaine, ne croyez-vous pas que je vieillirai plus vite que vous! D'ailleurs, je n'aurai pas le courage d'attendre longtemps, vous viendrez me retrouver toutes les deux.

Ils s'étaient quittés sur ce mot d'espoir et la jeune fille devait tenir Jacques au courant de toutes ses recherches; l'appui de M. Joan Jillay leur mettait au cœur un réconfort.

Suzel avait annoncé chez elle la visite de Friquet.

— Nous trouverons en lui un allié de chétive apparence.

— Excellente conquête, au contraire, s'exclama Miarka, ce jeune garçon est très malin, et il pourra se faufiler partout.

CHAPITRE VII

Sans le triste motif qui était la cause de cette réunion, Friquet aurait été ravi d'aller chez Mlle Verschmit qui jouissait à la banque d'une réputation universelle d'estime.

Le jeune garçon fut accueilli à bras ouverts par les trois femmes; après les salutations d'usage échangées, et une jolie dînette intime, Friquet entama son triste récit.

— Je suis né à Paris, mon père était encaisseur à la

Banque du Nord et de l'Est au siège social de la rive gauche, ma mère faisait, chez nous, des travaux de couture pour les magasins.

Tout marchait à merveille à la maison, j'étais l'enfant le plus heureux, le plus choyé du monde... Les jours de fête et les dimanches, à la bonne saison, nous allions nous promener à la campagne tous les trois.

Mon père qui était la bravoure même, se moquait des agressions racontées par les journaux, il ne lui était jamais arrivé de pareilles aventures se vantait-il souvent!...

Cette chance ne dura pas... Un soir il annonça à ma mère qu'il avait de grosses sommes à encaisser le lendemain, et qu'il ne rentrerait pas exactement à l'heure pour le déjeuner, sa matinée étant surchargée.

Hélas, nous ne devions plus jamais revoir mon cher papa, nous l'attendîmes vainement toute l'après-midi... Nous avions de tristes pressentiments... Ma mère, follement inquiète, courut à la banque... Les chefs n'avaient aucune nouvelle de leur encaisseur... Les recherches avaient commencé même sans que ma mère soit prévenue... La sacoche de mon père avait été trouvée vide, aux abords de la gare... l'argent avait disparu!...

On put reconstituer assez facilement l'emploi du temps de l'encaisseur qui avait touché régulièrement les chèques! Mais, la dernière traite encaissée, personne n'avait revu mon père...

Aucune trace de crime ou d'enlèvement...

Les histoires allèrent leur train, les témoins affirmèrent avoir vu l'employé dans divers endroits à la fois. Un homme d'équipe de la gare prétendit avoir aperçu mon père sur le quai, et ne voulut jamais démordre de ses dires...

On accusa le disparu... notre existence fut épluchée, ma mère fut crucifiée par les interrogatoires de la police... Je la voyais pleurer toute la journée.

Avec le chagrin, la misère s'installa chez nous...

Nous devînmes bientôt des « parias »... les gens ne nous saluaient plus, et nous considéraient avec mépris... On ouvrait les quelques lettres que nous recevions.

Pour le public, mon père était parti à l'étranger où il se cachait, il nous faisait parvenir de l'argent de temps en temps.

Nos voisins se moquaient de nous et demandaient à mère quand nous partirions pour l'Amérique. Ma mère dépérissait; elle travaillait nuit et jour pour subvenir à nos besoins... Nous quittâmes nos chambres proprettes, dont le loyer était trop élevé pour nos moyens, et nous allâmes habiter une mansarde dans un quartier populeux.

Seul, un chef de service de la Banque eut pitié de nous... Il envoyait de temps en temps un secours à ma mère, et, lorsque ma mère brisée de chagrin mourut, c'est à lui qu'elle me confia.... Ce chef de service est notre sous-directeur actuel, M. Tracy.

Les dames Verschmit et Martha écoutaient Friquet palpitantes d'émotion.

— Et Friquet, tu n'as plus jamais rien su?...

— Ma mère était morte en jurant que mon père était innocent. Je devrais dans ma vie n'avoir qu'un but : « venger sa mémoire »; ce furent ses dernières paroles.

— Eh bien, questionna encore Suzel, la vérité a éclaté, et comment?

— Il y a cinq ans seulement, j'étais encore à l'école, on vint me chercher pour me mener devant le cadavre de mon père.

En exécutant d'importants travaux, on avait trouvé, au fond de la Seine, le corps de mon pauvre papa qui avait été assassiné...

Mon père avait été endormi, de même M. Hairding a dû être endormi quelques instants lui aussi...

— Tu crois cela, Friquet?

— J'avais seulement remarqué que mon père avait les cheveux tout blancs, les docteurs discutaient de cette particularité sans s'occuper que je les enten-

dais et M. Hairding, étendu par terre, avait blanchi lui aussi sur les tempes.

— Bravo! mon brave petit Friquet, s'écria Miarka rayonnante tu nous apportes là une précieuse indication... nous savions en effet que le pauvre gardien avait été endormi et il y aura beaucoup de recherches à faire sur cette violente anesthésie auquel le corps de M. Hairding devait être habitué, mais réfléchis, n'as-tu pas remarqué cette odeur étrange, citronnée, sur le corps du gardien?

Le jeune garçon le front contracté fixait au loin un objet visible dans sa pensée concentrée...

— L'odeur? mais c'était celle du manchon de Mademoiselle Olympe!...

Le cri avait jailli...

— Je me rappelle les détails précis, prononça lentement Suzel.

— Lorsque je me suis penchée sur le corps étendu, le docteur Zenol brusquement me prenant par le bras m'a fait reculer, ce parfum me poursuivait comme une hantise, je l'avais trouvé sur la fiche signée au guichet par le docteur... tu l'avais sur les doigts Friquet... nous l'avons fait disparaître au lavabo.

— Et j'avais une envie terrible de dormir moi aussi, ajouta Friquet... Mademoiselle Suzel s'était moquée de moi.

— Et cela ne peut pas s'oublier, mon ami Friquet plaisanta Suzel qui sentait un espoir descendre dans son cœur ulcéré.

— Le lendemain matin j'ai eu du mal à m'éveiller!...

— J'avais examiné tes ongles, ce n'était qu'un prétexte.

— Ah! je comprends maintenant! vous aviez un si drôle d'air, alors Mademoiselle Suzel; et Mademoiselle Olympe tout en faisant ses gérémiades et ses mouvements extravagants vous examinait en dessous...

— Parfait Friquet tes réflexions nous serviront...

— Mais pourquoi teniez-vous tant à me laver les mains vous-même, ainsi qu'à un bébé? observa Friquet, qui détestait qu'on ne le prenne pas au sérieux.

— J'avais une peur folle que cette odeur devienne un poison pour toi...

Pendant que les jeunes gens discutaient, Miarka les sourcils froncés prenaient des notes sur un papier.

— Vous écrivez tout cela Mademoiselle de Braen? questionna curieux Friquet.

— Oui mais sois tranquille... ces confidences sont consignées dans un langage connu de moi seule... Dites-nous plutôt Monsieur Friquet...

— Oh! appelez-moi Friquet, si je suis votre ami aussi.

— Alors ami Friquet, chez qui vis-tu?

— Je suis en pension chez de braves gens où m'a placé Monsieur le Sous-Directeur.

— Les personnes savent-elles que tu es venu ici ce soir? martela doucement Miarka.

— Pas de danger... je me doutais de quelque chose... j'ai été muet comme une carpe. Monsieur et Madame Sigfryd me croient au cinéma...

— Parfait, tu rentreras à l'heure de la sortie et tu liras les affiches du spectacle...

— Tu n'as rien confié à ton amie Liette?...

— Encore moins, Mademoiselle Suzel, à quoi bon la troubler, elle est naïve et ne peut nous être d'aucun secours; elle ignore le mal et la douleur.

— Tu as un jugement sain Friquet, admira la mère de Suzel, on voit que tu as été à l'école du malheur...

— Avais-tu constaté Friquet que depuis quelques mois Monsieur Hairding paraissait bizarre et étonnamment distrait? s'inquiéta Miarka.

— De plus il avait de drôles de perte de mémoire je lui répétais qu'il fumait trop.

— Je crois plutôt qu'il était de temps à autre sous l'effet d'un narcotique quelconque s'écria Suzel... A propos, le docteur Zenol lui offrait-il parfois une cigarette?

— Plutôt un cigare de la Havane, que Monsieur Hairding appréciait fort.

— Tout cela correspond tout à fait à nos présomptions vois-tu Friquet, continua Miarka, les moindres petits indices, les moindres détails minuscules, ont parfois une importance capitale lorsqu'il s'agit d'expliquer certaines catastrophes...

« La route s'éclaire, nous sommes parfaitement d'accord avec Jacques pour établir que M. Hairding a été endormi pour une cause, le vol; que sa mort subite est suspecte, et qu'enfin... ceci est déjà plus obscur... que le docteur Zenol et sa fille ont eu un rôle actif dans le drame.

« Donc, réfléchis encore Friquet, n'as-tu rien observé d'anormal dans l'attitude de ces deux personnages? Rappelle-nous les gestes du docteur et de sa fille...

— Voilà!...

— Attends Friquet pas si vite, je vais m'assurer qu'aucune oreille indiscrète ne nous écoute.

Par prudence Suzel alla ouvrir et refermer la porte extérieure de l'appartement.

— Je ne sais pas si c'est bête ce que je vais vous raconter mais pour moi le docteur Zenol prodiguait à M. Hairding des soins inutiles à l'enflure du bras... peut-être voulait-il nous empêcher de comprendre que notre gardien était déjà mort... pour moi le cœur ne battait plus... et il ne laissait approcher personne.

— Ce dernier cri terrible était un cri d'agonie suprême pensa Suzel tout haut...

— Te rappelles-tu Friquet le mouvement subit de colère de Mlle Olympe lorsque tu as ramassé son manchon?... Je ne puis m'expliquer pourquoi ce geste vif presque malhonnête...

— Le manchon était léger, il ne pesait rien conclut le jeune garçon.

— L'heure est grave, cherche encore le mystère diabolique Friquet, supplia Suzel... Miarka n'a rien vu du drame et mon service me tient au guichet... toi

tu jouis d'un tas de privautés à la banque... tu circules librement, ne te gêne pas parle... nous tenons compte des exagérations de notre imagination.

— Tu nous as parlé du docteur Zenol. Que faisait Mlle Olympe tandis que son père s'absorbait dans le traitement qu'il prodiguait à M. Hairding (probablement déjà décédé) en écartant toute intervention étrangère, sous prétexte de laisser circuler l'air autour de la victime?

— C'est tout à fait cela Mademoiselle Miarka, on croirait, à vous entendre, que vous assistiez à la scène, je vois Mlle Olympe se promenant comme une folle autour de la salle des coffres en se baissant, jusque par terre pour pleurer...

— Veux-tu essayer d'imiter ses gestes, Friquet? insista gentiment Miarka.

Friquet s'exécuta, les jeunes filles buvaient des yeux cette mimique singulière.

— Ce sont-là des réminiscences d'observances funéraires africaines songea Miarka, à voix indistincte.

— As-tu revu Mlle Olympe à la banque?

— Elle est revenue deux fois précisa Suzel.

— Et chaque fois elle est descendue à la salle des coffres en répétant.

« Cette histoire m'a rendue malade. »

« Elle marchait toujours de long en large, très vite, en se baissant par terre...

— Comment était-elle habillée? jeta Miarka.

— La même toilette avec ses fourrures et son manchon de lapin...

— De la martre, de la vraie s'esclaffa Suzel, si Mlle Olympe t'entendait elle suffoquerait d'indignation...

« Je raconterai cela à Liette... ce sera à mon tour de l'égayer.

Les questions succédèrent aux réponses, puis Miarka de sa voix prenante et profonde reprit:

— Somme toute le sous-directeur est un homme

de cœur qui pourrait nous aider pour quelques petites enquêtes à la banque.

— Je suis sûr de M. Tracy, avança d'une voix ferme Friquet.

— Alors écoute-moi, mon ami, tu nous jures sur le souvenir de ton père de ne jamais nous trahir!...

— J'en fais le serment Mademoiselle Suzel.

— Merci, Friquet, puisses-tu être récompensé un jour pour cette bonne action, car tu nous seras d'un précieux secours avec l'appui du sous-directeur.

La soirée s'avance, Friquet prends encore un verre de porto.

— Que faut-il faire pour vous aider? Mesdemoiselles.

— Te taire, regarder, réfléchir et attendre... nous devons avancer encore de quelques pas sur la voie de la vérité... pour mettre ces détails au point, sans exagération.

D'ici quelque temps peut-être pourrons-nous te confier un rôle actif, Friquet, expliqua Suzel.

.....

Lorsque le jeune homme fut parti, les trois femmes s'entretinrent longuement.

— Ce garçon vraiment débrouillard est digne d'intérêt, à cet âge il est facile de se faufiler partout, prononça lentement Suzel.

— Quelle navrante histoire que la sienne! et je comprends son zèle à nous aider dans nos recherches, ces deux drames à peu de chose près se ressemblent. As-tu des nouvelles de Joan Jillay? interrogea Miarka, en s'adressant à Suzel.

— Mais oui, sceptique amie, le richissime magistrat daigne s'intéresser fortement à nos efforts, je le tiens au courant de tout... je lui ai communiqué la bonne nouvelle de l'heureuse traversée de Jacques...

— Quelle satisfaction ce sera pour lui de savoir

que M. Tracy partage entièrement notre façon de juger le drame...

— Cette affaire de cheveux blancs n'est-elle pas extraordinaire?

— Mais non, reprit Miarka, certains produits anesthésiants peu connus, ont des propriétés décolorantes. Et maintenant allons dormir, nous avons assez martyrisé notre cerveau.

CHAPITRE VIII

Quelques jours plus tard, Suzel prit le train un dimanche pour se rendre dans un village situé au pied du Donon. C'était là, dans une petite maisonnette que vivait chez une vieille parente, à l'abri de toutes les indiscrétions, la mère de Jacques Hairding. En plus des soins habituels du ménage, Mme Hairding cultivait un jardinet et élevait quelques volailles.

Suzel ne pouvait pas s'empêcher ce matin-là d'admirer la féerie de la neige. Le paysage était d'une blancheur liliale, les sapins poudrés ressemblaient à d'immenses arbres de Noël où pendaient des cristaux congelés qui accrochaient quelques pâles rayons de soleil.

Mme Hairding attendait la jeune fille, elle tenait une grosse enveloppe à la main.

— J'ai une longue lettre Suzel, venez vous réchauffer près du poèle... je vous ai préparé du café chaud et de bons chaussons; quelle joie de vous avoir un peu ma fille!....

— Vite! lisons sa lettre demanda Suzel une fois installée.

Les deux femmes commentaient les nouvelles...

Jacques était content, la traversée avait été un peu mouvementée mais la mer l'avait conquis. Il vantait

les charmes d'Oran avec ses collines étagées et ses villas de style arabe nichées dans la verdure.

Le jeune homme avait visité le quartier juif si curieux, où des magasins de chétive apparence contenaient des stocks considérables de marchandises de toutes les parties du monde...

Au marché nègre, il s'était cru en plein carnaval, ces hommes drapés dans leurs burnous ou le corps serré dans des gandouras ou des vestes soutachées de couleurs éclatantes, ces femmes voilées à demi; enveloppées de cotonnades criardes, l'amusaient par leur côté pittoresque.

Après un bref séjour à Oran, Jacques avait pris le train pour Sidi-Bel-Abbès, la ville de la Légion, où il allait contracter son engagement. Un paysage magnifique avait charmé son regard... champs d'oliviers, de vignes, d'orangers, oueds à demi-desséchés, où s'abritaient des bosquets de lauriers-roses.

« Sous ce ciel si bleu, à part vous, mes deux seules affections.... je me sens revivre... j'oublie la hantise, le cauchemar qui nous a brisés, et plus j'y songe, plus je suis persuadé que Suzel a raison... Il y a un affreux mystère dans la mort si prompte de mon cher papa. »

Et Jacques écrivait encore...

« Ma nouvelle vie de plein air, d'exercices violents calme mes nerfs...

« Suzel vous ne reconnaîtrez plus votre fiancé! dans quelques mois j'aurai l'air d'un moricaud... je ressemblerait à « Chocolat ». Ce pays de cocagne vous plairait par la douceur de son climat, l'âme naïve de ses habitants, les arabes cultivateurs ont gardé la simplicité ancestrale des patriaches de la Bible. Quand vient l'hiver, ils font transhumer leurs troupeaux vers le Sahara... Qui sait! si dans quelques années vous n'aurez pas trouvé la vérité... je rêve de vous voir venir me retrouver ici dans ce pays perdu si hospitalier... »

Il y avait encore un post-scriptum...

« Suzel chérie, je réponds à vos questions...

« Soyez rassurée, mon nouveau métier me plaît et

il n'est pas dur; vous avez bien agi en me faisant venir à la Légion Etrangère.

« Je ne suis pas isolé. Peu à peu, je retrouve des camarades, il y a pas loin, un village Sainte-Léonie où des familles alsaciennes se sont installées après 1870; je suis reçu chez elles à bras ouverts. Mes camarades de la Légion sont de braves types, un peu originaux souvent, la plupart aiment les séances dans les cafés maures, mais j'ai remarqué quelques garçons de valeur, qu'une histoire plus ou moins douloureuse comme la mienne, a chassé de leur pays. Mon voisin de chambrée est un poète, il fait des vers à ses moments perdus... Je sors parfois en ville avec un ingénieur-chimiste qu'une neurasthénie ronge secrètement.

« Pour chasser les idées noires rien de tel que l'étude me répète-t-il... » M. Velin voudrait trouver en moi un adepte, il m'a prêté un de ses livres très compliqué, mais volontiers il se fera mon professeur.

« J'ai accepté cette offre généreuse, Suzel, et je m'applique à relever le courage de ce malheureux. »

.....

La bonne lettre de Jacques avait redonné un grand élan de courage à Suzel... elle était sûre maintenant de son fiancé que la souffrance rendait énergique et fort. Le triste drame avait subitement mûri Jacques Hairding...

CHAPITRE IX

Après avoir répandu le baume de l'espérance sur le cœur ulcéré de Mme Hairding (qu'elle ne voulait pas inquiéter avec le récit de ses doutes et de ses

recherches sur la catastrophe) Suzel s'en alla réconfortée.

Sur le chemin du retour la jeune fille concentrait toutes ses facultés pour réfléchir aux lourdes responsabilités que pesaient sur ses épaules frêles...

— Nous avons entrepris un travail de géant, qu'importe il faut réussir! Miarka prétend que nous avons déjà perdu un temps précieux... murmura pour elle seule la jeune fille.

Le lendemain, M. Joan Jillay vint faire une courte visite au sous-directeur de la Banque du Nord et de l'Est... quelques heures après son départ, M. Tracy fit réclamer un bordereau, au service des coffres en demandant que l'employé vienne s'expliquer à son bureau.

Suzel s'écria:

— Ah! oui, je sais ce que veut M. le sous-directeur, je vais le mettre au courant.

Quelques instants après M. Tracy confiait un message à la jeune fille.

— Le numéro 1.200 m'a chargé d'une commission pour vous...

« Il vous annonce sa visite pour demain à vingt heures et demie écrivit-il sur un papier qu'il déchira rapidement après l'avoir fait lire à Suzel.

La demoiselle du guichet fit entendre un imperceptible merci...

Le mardi soir, M. Joan Jillay, un feutre sombre rabattu sur les yeux, engoncé dans une énorme pelisse s'introduisit doucement au logis des dames Verschmit.

La porte de l'appartement était entr'ouverte, avec une simplicité charmante Miarka accueillit le visiteur.

Suzel eut un élan de joie.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, vous êtes arrivé sans encombre.

— Vous nous faites un très grand honneur, déclara Mme Verschmit.

— Je vous dérange, excusez-moi, mais j'ai cru

que ma venue ne serait pas remarquée chez vous... nous avons à travailler, je vous apporte enfin une moisson de renseignements.

Ces dames étaient tout-oreilles.

M. Zenol est d'origine mongole asiatique, tandis que sa compagne est née dans la tribu arabe des Aïssaoua. Votre fiancé vous expliquerait facilement, Mademoiselle Suzel, que ces indigènes, à l'exemple des bateleurs du moyen-âge, se livrent à toutes sortes de jongleries, de jeux, et de tours de passe.

« Les Aïssaoua vont de douar en douar, célébrer la fin des récoltes, les fêtes liturgiques, les mariages et les naissances. En plus de leurs danses, ils sont réputés guérisseurs, sorciers, charmeurs de serpents, peu recommandables, ils joignent le vol et la rapine à leurs talents naturels. Cette secte farouche, sans scrupule, très industrieuse et très intelligente, s'adapte parfaitement à nos coutumes européennes.

« Je n'ai rien épargné pour faire suivre par un agent secret les traces de ce couple étrange. M. et Mme Zenol...

— Quoi! s'exclamèrent à la fois Miarka et Suzel indignées par tant d'hypocrisie, ils sont mariés?...

— Mais oui... ne vous en déplaise, la belle Olympe est sans doute un peu plus âgée que vous ne le pensez, il reste pourtant une grande différence d'âge entre elle et son mari... mais ce genre d'union est fréquent chez les arabes.

— A quelle triste comédie se livre cette jeune femme! murmura Suzel écœurée, songeant à ses manèges de coquetterie vis-à-vis de Jacques Hairding d'abord, et de M. Joan Jillay maintenant.

— Je comprends votre indignation, Mademoiselle, et cela nous oblige à tout craindre d'une créature aux desseins aussi ténébreux...

— Il faut prendre les plus extrêmes précautions appuya Miarka; une lumière soudaine irradiait ses magnifiques prunelles changeantes.

— Les Zenol ont fait partie d'une bande de voleurs internationaux qui ont opéré en Autriche... c'est en

Pologne que M. Zenol a dû étudier et conquérir sans doute son diplôme de docteur en médecine.

Pendant quelques années, les traces de l'étrange couple sont impossibles à retrouver, jusque leur arrivée à Strasbourg, il y a quelques mois...

— Le crime est maintenant facile à reconstituer, parla M. Jillay, avec leur sorcellerie, rien de plus aisé que de travailler le malheureux brigadier, d'ouvrir mon coffre et d'emporter son contenu dans...

— Le fameux manchon de Mlle Olympe, et dans la serviette du docteur continua Suzel...

— Reste à prouver leur culpabilité... les preuves nous manquent... les trouverons-nous? soupira l'industriel.

— Il faudrait, reprit Miarka, tout en endormant leur méfiance, opérer une perquisition au domicle de ces bandits, qui ne sont pas des bandits ordinaires.

— J'y avais pensé en effet, dit Joan Jillay, et voici tous les renseignements personnels relatifs à l'existence de ce couple.

Les Zenol n'ont aucune fortune et vivent sur un grand pied pour leurs ressources minimes, la belle Olympe adore le luxe et la vie large. Impossible de pénétrer par surprise dans leur villa, située à l'écart, au milieu d'un jardin entouré d'un mur immense. Dans leur habitation est installé tout l'arsenal de pièges: signaux électriques, etc., etc...

Seule une femme indigène, habillée en européenne assure le service de la maison et les soins domestiques. Cette femme dévouée à ses maîtres, faisant partie de la secte, qui sait! de leur famille peut-être, ne cause à personne. Parfois une femme de ménage vient exécuter quelque nettoyage plus compliqué sous la surveillance étroite et sévère de l'indigène.

« Il n'y a pas de chien, releva encore M. Jillay...

— Pour éloigner les Zenol de leur demeure Monsieur Jillay ne pourrait-il pas prendre pour prétexte de leur faire visiter une de ses usines?

« La belle Olympe ne vous marchande pas sa

sympathie cher Monsieur... il faut profiter de ses bonnes dispositions taquina Suzel.

— Ce moyen est déloyal!

Suzel éclata de rire.

— N'ayez aucun scrupule, Mademoiselle Miarka, rétorqua vivement Joan Jillay. Mlle Suzel a raison, tous les pièges seront bons pour démasquer de semblables criminels, ces hésitations délicates vous honorent... Mademoiselle...

Miarka rougit sous le regard profond que lui lançait l'industriel.

— Le prétexte est simple, je rêve depuis longtemps de faire du bien à mes familles d'ouvriers, j'ai le projet de créer un centre médical... Ayant admiré la science de M. Zenol, quoi de plus naturel que de lui demander son avis sur mes projets?...

— Au besoin il faudra renouveler dans un pays éloigné cette deuxième randonnée, car il faut que je puisse pénétrer à mon tour dans la demeure des Zenol... la première fois Friquet irait là-bas en éclaireur...

— Parfait, Miarka, mais il ne faut pas que notre petit ami se doute de la collaboration de M. Jillay, il suffirait que Friquet se cachât dans l'auto.

— Et je m'arrangerai pour demander à entrer mon auto dans le jardin. J'aurai soin de prendre ma plus belle machine pour flatter la belle Olympe...

— Il y a une autre visite domiciliaire que je tiens énormément à faire, répliqua Miarka, c'est déjà un peu tard, mais qu'importe!...

— Miarka voudrait voir la salle des coffres et reconstituer le drame en dehors de tout le personnel de la banque en évitant toutes les indiscrétions possibles?...

— Oui plaida avec gentillesse Mlle de Braen, je voudrais me rendre compte de certains petits détails que je m'explique difficilement, sans avoir à l'esprit la vision claire des lieux.

— Et peut-être après tout, retrouveras-tu le fameux million évaporé plaisanta Suzel.

— J'ai trouvé une récompense d'un prix infini, murmura M. Joan...

Suzel n'insista pas, tandis que Miarka souriait d'un air gêné. Mme Verschmit suivait toute cette conversation en silence, en maniant avec agilité son tricot.

— Alors maintenant, Mademoiselle Suzel, vous ne me condamnerez plus à épouser la belle Olympe sous peine de me mettre dans une situation des plus difficiles et des plus délicates vis-à-vis des lois de notre pays?...

— Il faudra pourtant continuer à flirter un brin seulement car M. Zenol doit être forcément jaloux de l'intérêt que vous inspirez à Mlle Olympe, mais je ne comprends pas exactement le vrai rôle de chacun en cette affaire?

— Qui sait, ma fortune les tente!...

— Dans tous les cas, méfiez-vous supplièrent les jeunes filles...

Joan Jillay causait maintenant avec un charmant abandon, la simplicité de ce cadre lui plaisait, une nuance de distinction émanait des trois femmes...

Le magnat suivait d'un œil attendri les préparatifs d'un goûter improvisé pour lui.

— Jamais je n'ai bu de thé aussi parfumé à point, admirait-il... ma mère confectionnait des pâtisseries semblables aux amandes grillées, je me sens jeune ce soir, expliquait-il, une flamme gaie au fond de ses yeux que Suzel connaissaient sévères habituellement. Repassant ses souvenirs, il déclarait:

— Je n'ai pas toujours été le magnat des potasses... mon père était un modeste ingénieur.

Joan Jillay ne pouvait détacher son regard de la fine silhouette de Miarka qui rangeait avec tant de grâce les tasses de faïence de Sarreguemines aux dessins naïfs.

— Allons, je vous quitte à regret, je verrai M. Tracy pour le rendez-vous à la banque, et je fixerai le jour de la promenade à mes usines de Munster, nous irons à Thaun la prochaine fois, ce sera assez éloigné je

crois. Il vous reste à établir les questions de détails Mesdemoiselles.

Lorsque l'industriel fut parti, Suzel sourit affectueusement à son amie.

— Miarka, tu seras une grande dame un jour...

— Tais-toi petite folle, M. Jillay était heureux d'oublier son prestige ce soir, et de revivre son passé... il sait flirter à l'occasion...

— Je ne vois pas articula paisiblement Madame Verschmit... il ne vous a pas quitté des yeux Miarka.

CHAPITRE X

Après la sortie des employés, la porte de service de la banque du Nord et de l'Est s'est ouverte doucement à quelques minutes de distance, trois personnes sont entrées dans l'immeuble: un modeste employé, une vieille dame et une ouvrière, ce groupe de trois personnes parfaitement déguisé, cause maintenant avec M. Tracy.

Nous avons reconnu dans ce trio M. Jillay, Miarka et Suzel.

— J'ai écarté le personnel, nous avons deux heures de tranquillité absolue devant nous, proclama le sous-directeur, ne perdons pas de temps.

Le petit groupe vérifia d'abord au passage le carnet à fiches de Suzel, le feuillet signé Zenol d'une écriture hachée, mis soigneusement à l'abri, gardait encore une effluve du parfum citronné.

— Narcotique violent mélangé d'un poison végétal aux propriétés très particulières vérifia Miarka... ce mystère a livré son secret... grâce à Suzel, le jour même du crime. Mes recherches ont pleinement abouti... Prenons maintenant le chemin exact suivi par le chef des appariteurs ou le brigadier (car tel était le titre par lequel nous désignions Hairding).

Dans la salle du coffre les recherches minutieuses commençèrent, Miarka, le visage tendu manifestait une application fiévreuse.

— Tenez, dit-elle, voici une goutelette de sang séché au bord du coffre de M. Joan Jillay.

— Pareille observation a été consignée dans le rapport du détective...

— Nul doute possible alors sur ce rapport, prononça le sous-directeur, le coffre-fort devant être ouvert et vidé lorsque Hairding redescendit. Mademoiselle Olympe était restée seule dans cette salle.

— Est-ce en voulant fermer le coffre après le départ de Mlle Zenol que le brigadier, de saisissement a poussé ce cri terrible? reprit M. Jillay.

— Non, M. Hairding en remontant de la salle des coffres était déjà sous l'empire du narcotique, le cri a été provoqué par une cause que nous trouverons quelque part, articula fermement Miarka.

Pourtant la jeune fille se désolait.

— Rien, toujours rien, confiait-elle à Suzel après avoir visité et revisité minutieusement tous les coins et recoins de la salle du coffre.

Pourtant, au risque de se compromettre, Mademoiselle Olympe est revenue deux jours de suite à la même heure dans cette salle, après le décès de M. Hairding?

— C'est bien cela certifia le sous-directeur... si vous voulez absolument vous en tenir à cette piste...

« Permettez-moi seulement de vous exprimer l'opinion du détective...

« Est-il bien certain que le coffre-fort de M. Joan Jillay ait été vidé ce jour-là?

— Suivons cette piste jusqu'au bout avec la prudence la plus extrême... si nous nous sommes trompés, loyalement nous confesserons notre erreur décida Miarka.

— Et notre enquête touche à sa fin articula Suzel.

— Où est le lavabo où tu as été avec Friquet demanda Miarka à Suzel.

— Tiens près de cette pièce qui sert de réserve

pour nos archives où personne n'entre jamais du reste.

— Voyons, encouragea Mlle de Braen, qui s'acharnait dans cette recherche.

Bientôt il y eut un coup de théâtre. Dans une crevasse du mur de la réserve près du calorifère on vit la jeune fille chanceler... Sa main avait rencontré un objet étrange, que le groupe considéra les yeux agrandis d'épouvante...

— Venez, articula très pâle le sous-directeur.. faites le nécessaire Mademoiselle, nous allons monter chez moi dans mon appartement privé... l'essentiel pour vous est de sortir d'ici sans être remarqués... M. Joan Jillay, restez jusqu'à la nuit chez moi... ces deux dames sortiront par deux portes différentes...

.....

Le rendez-vous avait été pris, le docteur Zenol avait répondu très aimablement à l'invitation du riche industriel qui lui expliquait son désir de le consulter au sujet d'un service médical d'assistance qu'il voulait bientôt faire fonctionner dans ses usines.

Sur la route gardée par les cerisiers, dont les rameaux tremblent au vent froid de février, l'auto de M. Jillay s'est arrêtée.

Friquet dissimulé derrière un buisson guette l'industriel qui bientôt descend pour se diriger vers une maisonnette où habite un de ses ingénieurs.

Le jeune garçon ouvre la portière de l'auto et se faufile sous les coussins de la banquette.

— Ouf le coup a réussi, constata-t-il avec soulagement, j'avais peur! mais Mlle Suzel m'avait si bien tout expliqué... voilà déjà M. Jillay de retour... ça n'a pas été long cette commission à son ingénieur et il n'a pas jeté un seul regard à l'intérieur de sa voiture. Tandis que Friquet se félicite de son habileté Joan Jillay qui n'est pas rompu à de telles supercheries songe avec angoisse.

— S'est-il bien caché? Quelle cause plausible donnerai-je pour entrer mon auto dans le jardin... allons, courage la récompense sera belle, se répète tout bas l'industriel. Je dirai qu'il me manque un peu d'eau et que je voudrais faire une légère vérification du moteur, mon nouveau mécanicien n'étant pas habitué à ma machine.

La petite porte de la villa des Zenol ouverte, Joan Jillay glisse un peu de monnaie (pas trop pourtant) dans la main de la domestique indigène.

— J'ai l'autorisation d'entrer ma voiture dans le jardin commande-t-il de sa voix brève... j'ai quelque chose à vérifier à mon moteur.

La femme a eu l'ordre d'être aimable, la grand'-porte est ouverte et M. Jillay qui désire faire un virage impeccable entreprend la domestique dans de longues explications.

Friquet vif comme un écureuil se faufile sans bruit sous un bosquet et rampe à l'ombre des ifs, sa manœuvre a réussi... maintenant il faut obéir sous peine de mériter cette pire punition de trahir sans le vouloir la cause de ses amis. Les ordres de Suzel sont formels.

« Nous te demandons qu'une chose, ne pas te faire prendre; le reste te regarde... quelques simples renseignements nous suffisent... »

Etudier le plan de la maison; les habitudes de la domestique... une ruse pour faire entrer Miarka au siège de la place, dans le laboratoire...

Le docteur Zenol a vu l'auto derrière le massif de fusains, il accourt aussitôt la main tendue.

— Voulez-vous entrer à la maison, M. Jillay?

— Non, non, docteur, ce sera pour une autre fois nous sommes loin de l'usine encore!

Mlle Olympe nous accompagne-t-elle? questionna Joan Jillay d'un air indifférent.

— Je ne crois pas... ce n'est pas nécessaire...

Mais Mlle Olympe paraît habillée avec un luxe un peu tapageur.

— Je veux être de la partie avance-t-elle d'un ton de défi.

A la dérobée, le docteur lui lance un mauvais regard que l'industriel a saisi au passage.

« Où est ce malheureux Friquet réfléchit-il avec angoisse. A-t-il pu se cacher dans l'antre des brigands.

— Vite en route, crie-t-il, la voix joyeuse.

Feindre jusqu'au bout, c'est la consigne gémit-il les lèvres serrées... tout en tenant le volant.

Pendant que l'auto roule à belle allure vers la ligne bleuâtre des Vosges, Friquet a pu gagner le garage du docteur Zenol...

Dissimulé derrière des caisses d'essence le jeune homme examine avec soin les lieux.

Belle auto solide, provisions d'huile et roues de rechange constate-t-il. Rien ne manque dans cet atelier immense parfaitement installé.

« Tiens, tiens une autre porte de ce côté donnant derrière la maison en face du mur, deuxième sortie sans doute, je vérifierai cela tout à l'heure... tout semble préparé ici en cas de besoin pour une fuite rapide. Il y a là même une réserve de victuailles: vin, boîtes de conserves, etc...

Friquet ne perd pas son temps, vite il a surpris une trappe donnant au premier étage... une échelle cachée derrière de vieilles caisses, lui a permis cette magnifique découverte.

Retenant son souffle, Friquet comme une ombre silencieuse, grimpe, glisse, rampe, tout en écoutant les allées et venues de la domestique.

Il doit être bientôt neuf heures! c'est l'heure où la femme va aux provisions, peut-être prendra-t-elle la précaution de fermer à clef le garage... Le cœur battant Friquet médite... Le problème est délicat... jamais le jeune garçon n'a été aussi embarrassé de sa vie... Je vais être pris telle une souris au piège grogne-t-il et d'ailleurs mon examen ici est terminé. Avisant dans un coin du jardin une niche à chien, avec un sourire narquois Friquet se glisse à l'intérieur de

cette singulière habitation. Le jeune garçon était à peine installé dans sa cachette que la domestique sortit de la villa en fermant soigneusement les portes... puis elle se dirigea vivement vers le garage et en revint avec une bouteille vide qu'elle cacha au fond de son sac à provisions.

— Ah bien, se dit Friquet, est-ce que par hasard le pourboire de M. Jillay servirait à la bonne pour satisfaire une passion secrète pour le soir?... possible, songea-t-il avec philosophie, mais ce détail est à signaler... les narines palpitantes au fond de sa niche, le jeune garçon respirait la poudre du combat...

La domestique prise de scrupule revint sur ses pas, ferma le garage, cacha la clef sous une grosse pierre et tira derrière elle la petite porte de sortie du jardin.

— Décidément elle simplifie les consignes ce matin, siffla Friquet entre ses dents, bonne affaire pour le détective...

L'oreille tendue, le jeune détective écouta soigneusement le bruit des pas qui s'éloignait...

— Vite par la trappe au laboratoire, jeta-t-il triomphant pour lui seul!...

Avec une souplesse et une force calculées Friquet souleva la trappe qui débouchait au milieu du laboratoire dépourvu d'issue extérieure.

— Que de cornues! de bouteilles! si Mlle Miarka peut s'y reconnaître là-dedans, bougonna-t-il.

Friquet retient une forte tentation de perquisitionner, de regarder ces divers instruments à loisir, mais fermement il secoua ses curiosités intempestives.

La consigne est formelle. Dans le laboratoire il existe une sorte de cage de verre, comme un petit réduit, Friquet se retient d'ouvrir cette porte mystérieuse, une chaleur suffocante mêlée d'une étrange odeur désagréable s'échappe de cette singulière armoire vitrée...

Le jeune homme enfonce ses yeux vifs dans chaque détail de la pièce, sanctuaire de la science,

après un long regard circulaire sa mémoire a noté fidèlement la conformation exacte du laboratoire.

« J'en ai vu assez maintenant il faut trouver la façon d'introduire ici Mlle Miarka... »

Friquet est redescendu par l'échelle, il a vérifié et examiné chaque indice qui aurait pu dénoncer sa visite domiciliaire, ses semelles de caoutchouc n'ont laissé aucune trace de poussière... L'échelle a été remise à sa même place.

— Je n'ai rien oublié! mais quelle fatigue de cerveau, je lâcherai le métier... je préfère écrire derrière un guichet la besogne est plus propre rumine-t-il.

Friquet fait ce qu'il appelle un tour d'horizon... avec légèreté il grimpe sur un arbre.

— Voilà, j'ai trouvé... Mlle Miarka s'aidera du poteau électrique pour atteindre le mur et je lui dresserai l'échelle... Je ne vois que ce moyen-là... et maintenant je file, j'en ai assez de mon nouveau métier, monologue le jeune garçon pour calmer sa peur.

Friquet a tiré derrière lui la petite porte du jardin de la villa, tapi derrière une haie il épie les bruits. Un long moment s'écoule puis la bonne de M. Zenol le teint animé, une chanson aux lèvres est rentrée.

« Cette femme doit boire pour tuer le cafard réfléchit Friquet, ce n'est pas une existence de rester terrée dans ce repaire de bandits.

CHAPITRE XI

Pendant que Friquet apeuré se livrait à son nouveau métier de détective une scène d'un autre genre se déroulait à l'usine de Joan Jillay.

Le docteur Zenol fier de son importance pérorait et discourait. Un jeune secrétaire prenait des notes sous sa dictée. La belle Olympe en profitait pour faire

mille coquetteries, à un moment même, profitant de ce que son soi-disant père était lancé dans une tirade savante pour susurrer tout bas à Joan Jillay :

— N'avez-vous jamais éprouvé, Monsieur, le besoin d'avoir une associée intelligente près de vous?... Que de bonheurs vous ignorez!... une femme peut tout, pour rendre un homme parfaitement heureux!...

Les cheveux d'Olympe rutilaient sous leur touche de henné et répandaient un parfum violent, ses prunelles sombres jouaient sous ses cils, soulignés de khol.

— Quelle splendide usine admira-t-elle à voix haute, remarquant l'attention du docteur, qui essayait de savoir quelques bribes de son aparté.

— Cette usine est modeste, Mademoiselle, rectifia l'industriel en s'adressant plus spécialement à Monsieur Zenol, qu'une jalousie féroce torturait, mes blanchisseries possèdent un outillage moderne dont je suis fier!... Je voudrais votre appréciation, docteur, sur les nouveaux procédés employés sur certains colorants.

— Olympe, interrompit brusquement son père, laisse-nous, et attirant la jeune fille à l'écart il articula un ordre sec dans un idiome inconnu.

Idiome berbère, probablement, pensa M. Jillay, en s'absorbant dans son carnet couvert de chiffres... Mlle Suzel a raison, la vérité paraît claire...

De mauvaise grâce, Mlle Zénol s'éloignait, mais si son complice avait pu saisir l'éclair haineux qui jaillissait de son regard, il aurait tremblé... Joan Jillay continuait de s'absorber dans ses comptes...

— N'avez-vous jamais songé à prendre un associé spécialisé dans la chimie, questionna à son tour le docteur Zenol? Une lueur de convoitise transfigurait son visage...

— Ma foi non, du reste, depuis quelque temps, mes affaires ne sont pas si prospères qu'on le suppose; la crise se fait virtuellement sentir aussi chez moi... Mais je réfléchirai à votre suggestion...

— Il est temps de partir, s'impatienta M. Zénol,

après avoir consulté sa montre... mieux vaut éviter le retour à la nuit.

— Certainement! le temps de prendre quelques rafraîchissements et nous repartons, concéda l'industriel.

Dans le bureau de M. Jillay, un plateau était préparé avec des rafraîchissements.

— Oh! comme j'aime le champagne, déclara Olympe, sensible au confort.

Le docteur Zénol, en absorbant un verre d'eau minérale, couvait sa fille d'un œil menaçant; cette dernière le défiait, étourdissante de gaieté factice... Mlle Zénol n'avait pas l'habitude des boissons alcoolisées...

— Quelles belles roses, gazouilla-t-elle en s'approchant d'un vase de cristal où des fleurs admirables s'épanouissaient. M. Joan Jillay, rejoignant la jeune fille, observa galamment.

— Acceptez ces fleurs, Mademoiselle, et tout bas il ajouta prudemment :

« Votre père n'a pas l'air content?

— Ne faites pas attention à lui, riposta-t-elle, les yeux perfides, il a une mauvaise santé, son caractère est horrible!...

Attention, se dit l'industriel, la belle Olympe aurait-elle un philtre mortel à administrer à son époux!... quel cynisme chez ces gens-là...

Plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, il alla chercher son jeune secrétaire.

— Jérôme, vous m'êtes tout à fait dévoué, je le sais, je vous emmène à Strasbourg, comme c'est convenu!...

Quand le propriétaire de l'usine escorté de son secrétaire, revint prendre ses invités dans son bureau, il vit que les roses jetées dans un coin de la pièce avaient été sauvagement piétinées.

Cela finira mal! je ne comprends plus rien à cette femme; elle est une énigme indéchiffrable... quel rôle joue-t-elle en ce moment?...

Comme si Olympe lisait dans les pensées les plus

secrètes de l'industriel, la voix gazouillante, elle déclama :

— Monsieur Joan Jillay, mon père et moi voulons absolument connaître vos blanchisseries, voulez-vous venir nous prendre vendredi prochain?...

Ayant l'air de consulter son agenda de poche pour cacher son trouble, l'industriel médita quelques instants, et les yeux fixés sur le docteur Zénol il répondit :

— Entendu, docteur, c'est justement mon seul jour libre car la semaine prochaine je serai obligé de m'absenter...

La voiture reprit le même chemin, le docteur Zénol accaparait maintenant l'industriel, et sous une naïveté feinte le questionnait impudemment sur ses affaires, jonglait avec les chiffres et montrant une adresse et un savoir surprenants.

— Quel cerveau diabolique! il est encore plus fort que je ne le croyais, jugeait *in petto* M. Jillay. Fidèle à une consigne secrète, le jeune ingénieur s'occupait d'Olympe, mais cette dernière affichait un dédain marqué à l'égard du secrétaire, profitant au contraire d'un moment d'inattention de son sévère gardien et père, elle glissa avec une mimique expressive à Joan Jillay :

— Ne répondez pas, il est trop curieux...

Une angoisse serrait le cœur de l'industriel... La peur morbide le tenaillait.

« Il faut à tout prix démasquer ces bandits, se répétait-il, et c'est avec un sourire de béatitude qu'il prit congé du couple suspect.

De retour chez lui, la sonnerie impérative du téléphone déchirait le silence de son bureau. Joan Jillay, les nerfs encore à fleur de peau, se précipita, une expression détendit son visage sévère...

Le sous-directeur de la Banque du Nord et de l'Est, sous un prétexte futile, s'assurait par lui-même que l'industriel était de retour, en bonne santé...

De son côté, Friquet le détective, avait rendu compte du succès de sa mission!...

Radieux, le jeune homme acceptait avec une modestie comique, les félicitations des jeunes filles...

— Tu es un homme, Friquet, bravo! lui affirmait Suzel.

— Alors, tu es sûr de toi... tu m'ouvriras la caverne?

— Soyez tranquille, Mademoiselle Miarka!...

CHAPITRE XII

Un rayon de soleil printanier glisse sur le vitrail et dore la couverture des registres alignés dans leurs casiers. Liette rêvasse devant son livre de comptes... Suzel suit des yeux l'envol des pensées de sa compagne.

— A quoi songes-tu, Liette, tu n'as pas l'air en train?

— Je pensais à toi!...

— Si près de moi!... ton regard était lointain...

— Je me demandais si tu avais reçu de bonnes nouvelles de M. Jacques.

— Merci, Liette compatissante... Jacques va aussi bien que possible, il m'a chargé de te dire bonjour, si toutefois tu ne l'avais pas oublié... reprend malicieusement Suzel!...

— Oh! vilaine amie! vilain camarade, tu vas lui faire honte au contraire, pour ses soupçons sur ma fidélité à son égard.

— Tu te rappelles l'amour de parapluie que je voulais acheter pour les giboulées de mars?...

— Le dernier choisi?... tu as tant hésité, Liette... celui avec une tête d'oiseau sculpté et un bec de cristal?...

— Oui, mais j'ai réfléchi, cela ferait très vite « vieille fille », je garderai mon vieux parapluie... je voudrais plutôt...

— Une ombrelle? ou quoi? interrompit Suzel amusée.

— Envoyer un souvenir à ton fiancé, prononça Liette tout d'un trait.

— Laisse donc, Liette, tu as un cœur d'or, mais Jacques n'a besoin de rien...

— Pourquoi veux-tu m'enlever cette joie de prouver ma sympathie et mon estime à ton fiancé... tu es jalouse, ou tu ne m'aimes plus?...

Pour toute réponse, Suzel attrapa son amie par les épaules et la serra tendrement sur son cœur...

— Entendu, tu enverras à Jacques un parfum de choix signé Houbigant ou Piver, le pauvre garçon prétend que c'est un des luxes qu'il regrette le plus... les odeurs violentes et captivantes orientales lui donnent la migraine...

Liette, merci, tu es une véritable amie.

— Sais-tu pourquoi Suzel, Friquet ne me taquine plus jamais? Il a l'air tellement absorbé, se plaignit mélancoliquement Liette...

— Friquet t'est profondément attaché, Liette, il essaie de devenir quelqu'un pour te mériter... je lui prédis un bel avenir... tu verras dans quelques années que j'étais bon prophète.

— Je vois clair... vous tramez quelque chose ensemble, mais j'ai confiance en vous!

— Et tu as raison, ma petite Liette... tu es de tous nos beaux projets d'avenir...

A la sortie des bureaux, Liette égrène dans l'air glacé du soir son rire clair, Friquet lui murmure doucement à l'oreille :

— Mademoiselle Liette, c'est très bien d'avoir pensé à Jacques Hairding, je vois que vous ne m'oublierez pas non plus, lorsque je serai militaire...

La jeune fille a rougi... au fond, son roman naïf lui tient au cœur, elle sait que ses parents accueilleront avec joie le fiancé qu'elle aura choisi.

— Vous serez beau en uniforme, Friquet!

— Oh! vous aimez les dorures, Mademoiselle Liette, et lorsque vous allez voir la revue...

— J'admire d'abord les pioupious, coupe-t-elle vivement, l'uniforme c'est pareil à la mode, il faut être jeune pour le porter fait Liette avec une grimace intraduisible.

— Merci pour le compliment!... vous ne me reprochez plus ma jeunesse, alors?

— Et vous, mes cheveux ébouriffés, mon nez en trompette, mes yeux... récite comiquement la mutine...

— Voulez-vous bien vous taire, vous n'avez pas le genre de Greta Garbo, mais vous avez le genre Liette et ça me comble!... Vous êtes jolie, vous le savez... Plus émue qu'elle ne voulait le paraître, Liette se sauva pour cacher son trouble et son ravissement.

.. ..

M. Joan Jillay a pu se convaincre qu'aucun soupçon n'effleure le docteur Zénol (égaré par la plus atroce jalousie) sur le motif secret de cette seconde visite à ses usines lointaines...

Sous ses apparences civilisées, le docteur est resté un barbare aux instincts sauvages et primitifs...

Sa complice Olympe est sa raison de vivre; pour lui procurer le luxe qu'elle aime il n'a rien épargné, même les plus grands crimes.

L'industriel se félicite de sa perspicacité... un à un, il peut enfin analyser les sentiments les plus cachés, les réflexes les plus subtils de ces deux êtres méprisables qui l'accompagnent, et qu'un abîme de haine sépare à jamais...

L'heure est grave, Joan Jillay, indifférent à la beauté du paysage d'une douceur prenante, jette un regard préoccupé sur les pentes boisées des Vosges qui se dessinent dans la pureté de ce matin hivernal, à travers le brouillard bleuté...

A cette heure de sereine harmonie et de calme divin, aucune pensée obscure ne devrait tourmenter les humains, pourtant l'industriel éprouve d'affreux pressentiments...

Dans les yeux noirs d'Olympe qui s'attachent intensément sur sa personne, il lit des passions troubles.

Joan Jillay déchiffre une résolution implacable dans la face immobile du docteur... par éclair... un sourire mystérieux, ambigu et cruel, flotte sur ses lèvres d'Asiatique...

L'auto roule doucement sur la route blonde, les emportant tous les trois vers leur destin...

A la villa Zenol, les événements se déroulèrent de la même manière que la première fois. La bonne indigène (à qui l'industriel avait osé donné un magnifique pourboire) ne tarda pas de se rendre d'une marche précipitée vers la ville.

Pendant ce temps, Friquet s'emparait doucement de la clef du garage dissimulée sous la pierre. Le garage ouvert, il lança à Miarka le signal convenu; la jeune fille, après avoir exploré la route à l'abri de la haie, put être introduite simplement par la petite porte du jardin fermée au loquet, sans risquer la dangereuse ascension du mur élevé.

— C'est trop beau, trop facile, pourvu que cela continue, prononça Miarka. Allons vite au laboratoire...

Rompue aux sports, la jeune fille était souple et leste; après avoir grimpé l'échelle, elle eut vite fait de soulever la trappe.

Avec un intérêt passionné, l'étudiante examinait le laboratoire dans tous ses détails... Une à une, elle contemplait les étiquettes des poisons, des gaz toxiques, des microbes et des bacilles enfermés dans leurs prisons de verre ou de métal...

Frissonnante d'horreur, l'étudiante murmurait tout bas :

— Il y a ici de quoi anéantir toute une population! A quelles étranges recherches se livre ce sorcier! car cela tient plutôt de la sorcellerie que de la science noble et désintéressée qui travaille sans cesse pour le progrès et le bien de notre pauvre humanité...

Miarka continuait son inspection... ses traits pri-

rent soudain la rigidité de la pierre lorsqu'elle s'approcha de la cage vitrée...

Immobile, les yeux fixes, ses nerfs tendus vibraient sous la commotion d'une hallucination mystérieuse, ses narines humaient une odeur chaude, fade et nauséabonde, dont les effluves traversaient les parois transparentes du réduit...

— Vous allez ouvrir, Mademoiselle Miarka, ce doit être curieux là-dedans, j'imagine!...

— Friquet, il y a là danger de mort, haleta l'étudiante. Que serait-il advenu pour toi, si tu avais cédé à ta curiosité!...

Le jeune homme contemplait, incrédule, Miarka, les lèvres tremblantes, les yeux hagards..

Sans le savoir, nous t'avions exposé au plus terrible des supplices, et la jeune fille prenait Friquet par la main pour s'assurer qu'il était bien vivant. Ce dernier regardait Miarka, intrigué.

— Alors vous avez deviné tout de suite ce que contient cette armoire de verre?

— Oui Friquet, mais je ne croyais pas cette installation aménagée comme un piège satanique...

Si la Providence aidant, tu n'avais pas découvert l'entrée dérobée du laboratoire par la trappe, et si nous avions pris le vrai chemin, nous serions maintenant deux cadavres...

Cette cage sert à défendre l'entrée du laboratoire, le docteur Zénol est un génie démoniaque...

Viens, Friquet, insista Miarka, inutile de nous attarder dans cet endroit dangereux, il faut partir! aller prévenir M. Tracy, mettre le détective et la police au courant.

— Vous avez la preuve? Vous êtes sûre? questionna Friquet.

— Oui, j'ai la preuve, et nous devons téléphoner immédiatement à M. Joan Jillay afin que la police puisse faire le nécesseaire... Les Zénol ne doivent plus revenir ici...

. . . . . .

Après avoir écouté silencieusement le récit terrifiant de Miarka, M. Tracy s'occupait activement avec Suzel de renseigner la police. Pendant ce temps, M. Joan Jillay conduisait ses hôtes à travers ses merveilleuses blanchisseries, usines claires et modernes aménagées avec un avant-goût d'élégance... Le docteur Zénol était distrait. Ces installations techniques ne l'intéressaient plus... L'industriel devinait une décision morbide sur le visage fermé de son hôte... La belle Olympe ne tarissait pas d'éloges, intelligente et compréhensive, elle s'appliquait cette fois à conquérir l'esprit de Joan Jillay, et le flattait dans son orgueil d'industriel, créateur d'énergie.

Profitant du mutisme du docteur, la belle Olympe accaparait à son profit l'attention du magnat des potasses; ses roucoulements, ses airs langoureux, ses tirades habiles sur les modes nouveaux de fabrication amenaient sur le visage bistré de « Chocolat » un rictus féroce... Il semblait ne plus pouvoir contenir sa jalousie.

Olympe admirait tout, s'intéressait à tous les détails ; près des redoutables machines aux pinces d'acier elle affectait un superbe mépris du danger. Frôlant de près les engrenages, elle mettait en valeur sa finesse féminine, sa souplesse extrême; elle se montrait infatigable... Les usines avaient des proportions colossales... les murs s'élevaient à des hauteurs prodigieuses, telle une nef de cathédrale.

— Si nous montions là-haut? proposa tout à coup la sirène. Quelle vue magnifique pour dominer les bielles qui tournent au rythme des turbines... Provocante, elle défiait l'industriel et le docteur. Une joie mauvaise mettait une flamme sur son visage... elle était en beauté dans ce décor tragique.

La main d'Olympe montrait un escalier de fer très raide, aboutissant à une passerelle métallique.

Joan Jillay se taisait. Le docteur Zénol, pris subitement d'une sorte de frénésie, répliqua :

— Pourquoi pas! Et du fond de son gosier, un sifflement vipérien se fit entendre.

— Etait-ce un signal? L'industriel se le demandait... Olympe le contemplait amoureusement... sa bouche ne s'ouvrait ainsi que pour un aveu d'amour...

— Montez, M. Jillay, articula-t-elle, la voix doucereuse...

— L'escalier est raide, il faut vous méfier, coupa l'industriel, et je ne vois pas le plaisir qu'il y aurait à prendre ce chemin aérien employé par les monteurs.

— Avez-vous peur, cingla le docteur, où êtes-vous déjà si vieux?

Sans relever l'ironie et la méchanceté de cette réflexion, serrant son revolver dans sa poche, M. Jillay monta... Cette fois le combat se passerait au grand jour. L'industriel aimait le risque.

Olympe prit le temps de lui glisser dans le cou :

— Méfiez-vous... je le surveille, et appuyant ses doigts sur l'épaule du propriétaire des usines : je n'avais jamais aimé jusqu'aujourd'hui!...

Le docteur Zénol avait perçu le murmure des voix; avec un sourire ambigu il prononça :

— Tranquillisez-vous, Monsieur Jillay, votre vertige sera bientôt passé. Souple comme un chat il emboîta le pas derrière l'industriel, en écartant brusquement Olympe, qui fut réduite à fermer la marche. Après quelques instants d'efforts le trio arriva sur la légère passerelle métallique.

D'en bas l'écho assourdi des machines arrivait en un flonflon doux... harmonie du métal et des essieux.

Soudain, avec un élan fauve dans ses prunelles, le docteur Zénol voulut saisir M. Jillay...

En une seconde, l'industriel comprit le danger, mais avant même que sa main eût le temps de saisir son revolver, prompte, Olympe, de toute la force de ses bras musclés poussait Zénol dans le vide.

Ce fut atroce! Ce dernier s'aggrippa à sa compagne et l'enlaça.

— Tu me suivras dans la mort, vociféra-t-il... tu m'appartiens... c'est l'heure de la vengeance!

Pâle comme un mort, Joan Jillay redescendit, affolé, l'escalier de fer...

La lutte sans merci se termina par la chute des deux corps entraînés dans le vide.

Les deux cadavres ensanglantés furent relevés, le docteur était mort... Olympe, les membres brisés, respirait encore...

— Pardonnez-moi, Joan! Je suis délivrée de cette existence si laide et pleine de crimes... Trop tard j'ai compris...

— Votre mort rachète vos erreurs passées, vous m'avez sauvé! Merci... Et pieusement l'industriel baisa le front saignant.

Olympe eut un sourire. Péniblement elle articula :

— Je meurs près de vous... Les vipères!... Prenez garde.

— Vous souffrez... amie ne parlez plus... Je veillerai sur votre domestique indigène.

Après le dernier soupir de la malheureuse, Joan Jillay ferma doucement les paupières de la malheureuse, puis après avoir donné les ordres nécessaires pour ramener les corps, il bondit dans son auto...

— Un coup de téléphone pour vous, patron, c'est urgent lui cria un employé.

M. Tracy était à l'appareil.

— Arrêtez toutes les poursuites... Justice est faite, je reviens vous narrer le drame... Ils sont morts tous les deux.

L'industriel entendit une exclamation étouffée dans l'appareil... et raccrocha rapidement le récepteur.

Quelques heures plus tard, devant la police et un nombreux auditoire, Joan Jillay refit l'histoire complète du couple Zénol.

— Le docteur Zénol, d'origine obscure, mongole, s'était adonné jeune aux sciences occultes, aux recherches de chimie. Au cours de ses pérégrinations à travers le monde, déjà avancé en âge, il avait rencontré Olympe, qui était de la tribu des Aissaoua, et il l'avait épousée.

Depuis quelque temps, le couple ne s'entendait plus. Olympe voulait secouer le joug de son complice... Joan Jillay, par délicatesse, ne donna pas la raison obscure de cette mésintelligence... Olympe, par un noble amour, avait racheté les fautes de son passé... (Personne ne connaîtrait jamais la vérité sur ce drame obscur de la jalousie.)

— Et vous savez ce que nous a appris tout à l'heure Mlle de Braen, questionna un policier?...

— Oui, je suis au courant de tout. Le pauvre Hairding a succombé sous la morsure d'une vipère à cornes de l'espèce la plus dangereuse; cette vipère sans doute, par un savant doping, travaillée par le docteur Zénol, mêlait à son venin un poison venimeux foudroyant. Car Mlle Olympe, perle de la tribu des Aissaoua, était la plus extraordinaire charmeuse de serpents qu'on avait jamais vue...

Le docteur Zénol avait su apprécier ce singulier et dangereux talent... lui qui pratiquait la science de la destruction...

La cage vitrée qui défend l'accès du laboratoire contient quelques spécimens de serpents les plus terribles...

La vipère dressée par Olympe avait été déposée au seuil du coffre-fort de M. Jillay, après avoir été transportée par le fameux manchon de martre...

Cette vipère à cornes qui tua Hairding, blessée peut-être, s'est sauvée par la porte de la salle des coffres, pour aller mourir dans une fissure de mur, derrière les radiateurs de la chambre qui sert de réserve pour les archives, et qui communique avec le lavabo. C'est là que Mlle de Braen la découvrit morte, et nous la montra... De là à l'élevage de la cage vitrée, le chemin est facile...

Sous la comédie de ses gestes de désolation, inquiète, Mademoiselle Olympe visita soigneusement tous les coins et recoins de la salle des coffres, le jour de la mort du chef des appariteurs, elle cherchait sa vipère disparue...

N'oublions pas que la charmeuse de serpents re-

vint successivement deux fois après le crime, termina Joan Jillay.

— Bien, bien imaginé, opinèrent les policiers en remerciant l'industriel pour son récit très clair.

— La réhabilitation de Jacques Hairding sera éclatante et nous retrouverons le fameux million, déclara le détective...

Les policiers partis, le groupe des amis félicitait tour à tour Miarka, Suzel et l'industriel.

Friquet était à l'honneur, Liette pleurait de joie et de fierté et accablait son ami de questions...

M. Joan Jillay, très ému, avait attiré Miarka à l'écart.

— Mademoiselle, voulez-vous continuer notre association? Je ne puis plus me passer d'entendre votre voix, de contempler votre visage... Acceptez la mission de faire à mes ouvriers tout le bien que vous souhaitez...

Après les émotions de ce drame lugubre, ne voudrez-vous pas m'apprendre à être heureux?...

Miarka, la physionomie éclairée d'une flamme indicible, posa doucement sa main fine dans la main tendue de l'industriel.

— Pour toujours! acquiesça-t-elle, je serai votre compagne fidèle et dévouée.

CHAPITRE XIII

C'est l'heure brûlante de la sieste, Jacques Hairding se retourne sur sa couche sans pouvoir trouver le sommeil... Une mélancolie profonde l'envahit.

— Comme c'est long pour recevoir des nouvelles de France, soupire-t-il.

Rien, toujours rien!... Hélas, Suzel et Miarka lui ont écrit plusieurs fois et lui ont posé des questions singulières d'histoire naturelle, au sujet de poisons venimeux.

Jacques, découragé, a confié le soin de ces recherches à son ami Velin, qui est une véritable encyclopédie...

La dernière lettre de Suzel respirait tant d'espoir, mais cet espoir s'appuie, songe Jacques, sur des soupçons impalpables... Les jeunes filles s'égarent dans des recherches de détails subtils... La vérité se cache de plus en plus à mesure que les jours passent et que le temps s'éloigne...

Le légionnaire se débat avec ses cauchemars habituels.

— Une dépêche pour toi, lui jette le planton...

— Une autre encore! clame le vaguemestre... du nouveau, du bonheur! Jacques, tu paieras la tournée.

Hairding tremble, il déchire avec peine les enveloppes bleues.

— Victoire, lit-il ému. — Innocence reconnue, les coupables sont morts. — Félicitations. A bientôt, mon fiancé...

Le télégramme est signé Suzel, Joan Jillay, Miarka, Friquet, Liette.

Des larmes de joie inondent le visage amaigri de Jacques qui a tant souffert de cette injuste accusation; hâtivement, mais avec calme cette fois, il ouvre la deuxième dépêche. C'est M. Tracy qui lui écrit de revenir prendre sa place à la banque!... Jacques est heureux! Dans la nuit bleue il entraîne quelques heures plus tard, son ami Velin, le camarade fidèle des moments de lassitude et de désespoir...

Jacques Hairding parle à en perdre haleine, il narre ses combats, ses tourments.

— Pauvre maman, comme elle doit être heureuse, il me tarde de la revoir... Je l'attends avec Suzel au prochain bateau...

— Et Jacques chante avec enthousiasme son avenir couleur de roses! Il forme mille projets.

— Il faudra venir me retrouver, Velin, lorsque ton temps sera fini! Je ne pourrai plus me passer du cher compagnon de mes heures d'épreuve. M. Jillay sera heureux de te confier un poste dans ses impor-

tantes usines... Je lui dirai tant de bien de toi, de ta science, de ton intelligence...

Je veux du bonheur pour tous mes amis... Le parfum sucré des jujubiers en fleurs monte dans l'air tiède, mêlé aux odeurs de la terre africaine... Dans le lointain, au son des tam-tams, les you-you joyeux retentissent... les légionnaires fêtent gaîment l'Aïd-el-Kébir... Des ombres blanches glissent, silencieuses, vers la mosquée toute proche, noyée d'un poétique clair de lune.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Un crime dans la nuit

ROMAN POLICIER INEDIT

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge 7-12-35

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis

Le roman complet
sous couverture en couleurs

0fr.60

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0fr.60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(*Made in France*)

N° 184. — UN CRI DANS L'OMBRE, par Ciska

UN CRI DANS L'OMBRE ?

POLICE et MYSTÈRE
le Volume Complet 50cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ